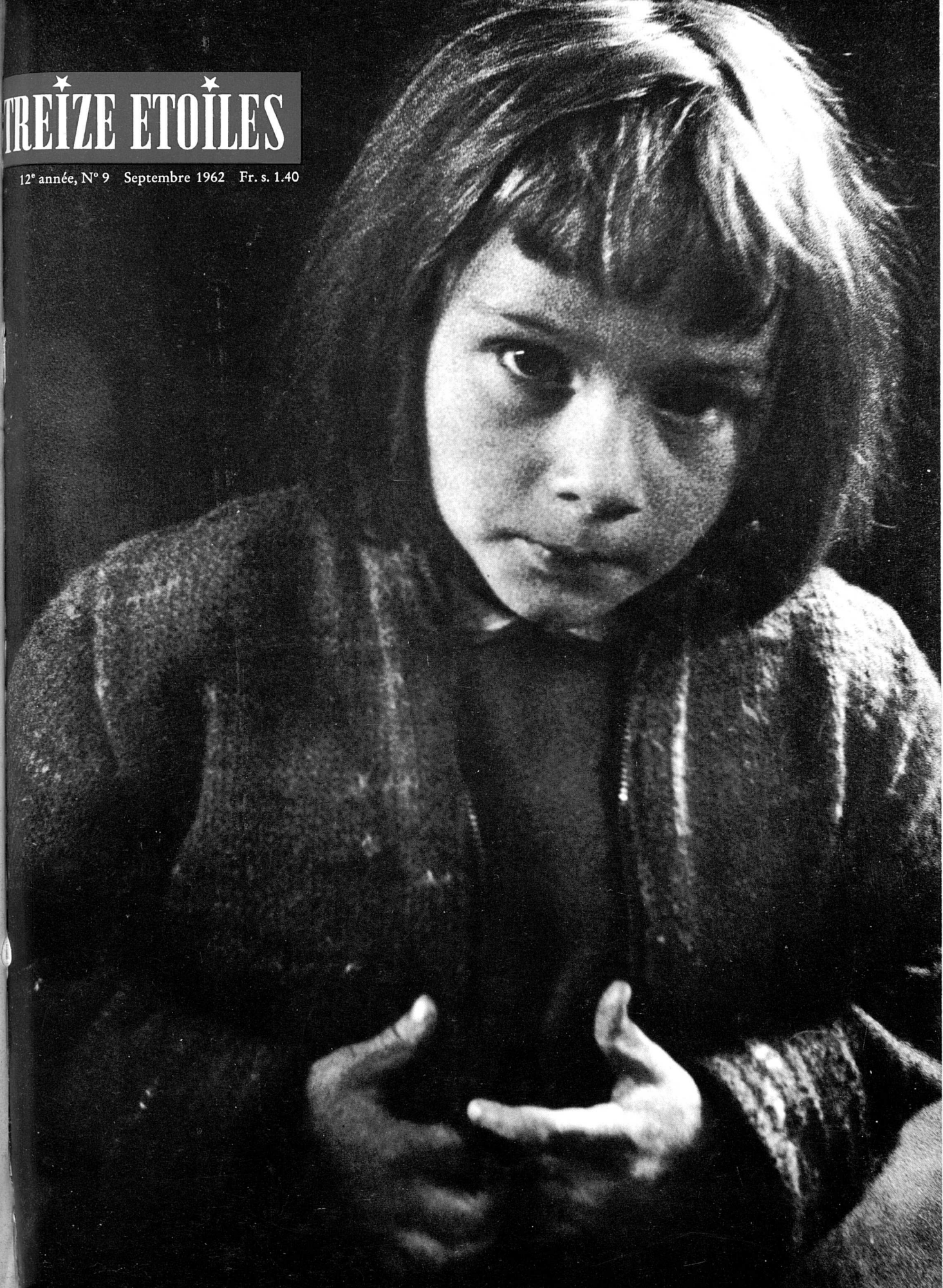


TREIZE ETOILES

12^e année, N° 9 Septembre 1962 Fr. s. 1.40



LANCIA

vous présente son nouveau modèle

Coupé **FLAVIA-FARINA**

4-5 places, 7,5 / 90 HP, 165 kmh.



Sécurité

par ses freins à disques sur 4 roues,
avec servo-frein double circuit.
Traction avant, adhérence parfaite sur
pluie et neige.
Direction douce et précise.

Longévité

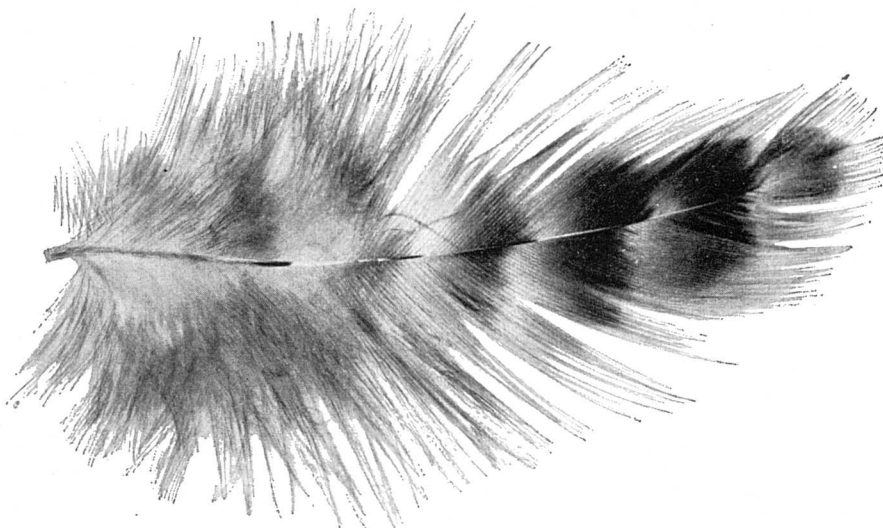
Moteur 4 cylindres opposés, silencieux
et souple.

... et toujours livrables nos autres modèles réputés **Appia 5 HP, Flavia-Berline et Flaminia 12 HP.**

Agence générale pour le Valais : **Triverio Frères** Garage International

Sierre Téléphone 027 / 5 14 36

léger comme une plume



soulagez et allégez
votre foie

en buvant l'eau minérale naturelle

aproz *Cristal*

une bonne formule pour votre
santé générale:

chaque matin à jeun un grand
verre d'Aproz-Cristal

en vente dans tous les magasins

MIGROS



MEUBLES EN ACIER

ERGA

PLANNING

APPAREILS A DICTER

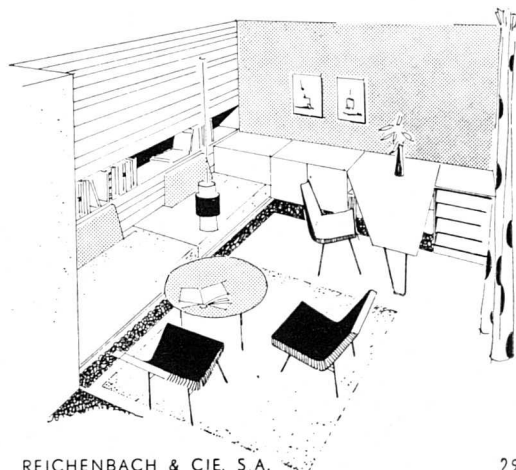
W.A. **Kaiser** S.A.
LAUSANNE
À LA RUE DE BOURG

Tél. 021 / 22 82 33

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion
depuis plus de cent ans



REICHENBACH & CIE. S.A.

2914

Toujours appréciée, une création

Reichenbach & C^{ie} S.A.

Fabrique de meubles

Sion

Magasins : La Matze 027 / 2 12 28

Usine : R. du Rawil 2 10 35

CARBONA^{S/A}

SION

Tél. 027 / 2 24 79
2 39 21 **SION**



**CARBURANT
BENZINES
CHARBONS**

**DIESEL
ETHYLEE-SUPER
HUILES « FINA »**

REPRÉSENTANTS

SION :	Rod Stirnemann	Tél. 026 / 2 20 04
MARTIGNY :	Eug. Lepdor	026 / 6 12 96
	Gilbert Gaillard	026 / 6 23 46
SAXON :	Julot Felley	026 / 6 23 42
FULLY :	Comptoir de Fully	026 / 6 30 78
RIDDES :	Cercle agricole	027 / 4 75 45
SAINT-LÉONARD :	René Clivaz	
SAVIÈSE :	Basile Zuchuat	027 / 2 31 86
VERBIER :	André May	026 / 7 13 07



**L'EAU DE VIE
DE POIRES
WILLIAM'S
DU GOURMET**

MAC WILLIAM'S
COUDRAY FRÈRES & CIE SION



*Le centre
du ravitaillement valaisan*

DESLARZES & VERNAY S. A., SION

Denrées coloniales en gros - Importation



PILLET

imprimeur à Martigny depuis 1907

**s'est spécialisé dans les
imprimés en couleurs**

- ☆ prospectus touristiques
- ☆ étiquettes de vin
- ☆ revues illustrées
- ☆ reproductions artistiques
- ☆ et tous les autres
imprimés commerciaux

Offres sans engagement

Téléphone 026 / 6 10 52 - 6 10 53

Martigny



GEORGES KRIEG

ORGANISATION DE BUREAU

IMMEUBLE FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE

PLACE PÉPINET 4 TÉL. 230871



- * Zigzag Bernina Original à commande autoguidée
- * Fixation de pied brevetée, blocage d'un seul geste
- * Coffret à accessoires fixé à la machine
- * Dispositif automatique pour broderies, boutonsnières, sans changement de cames

Agents officiels :

Brigue :	Charles Escher
Martigny :	René Waridel
Monthey :	Adrien Galletti
Sion :	Constantin Fils S. A.

BERNINA



H. Gunder
S.A.
LAUSANNE

Photographiez...
à votre guise...
avec l'appareil

Retinette IB

objectif Reomar f:2,8/45 mm
et indicateur
du contrôle de l'exposition
Fr. 231.-
(facilités de paiement)

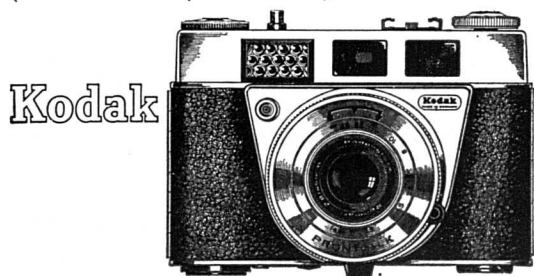


Photo **Michel Darbellay**

Place Centrale - Martigny-Ville
Tél. 026 / 6 01 71

Pensez
dès
maintenant

à vos commandes de

CHARBONS

Coke Ruhr — Anthracite 1^{er} choix
Bois

MAZOUT etc.

H. & L. PIOTA

MARTIGNY-BOURG ☎ 026 / 6 12 28

Visez plus haut

Choisissez

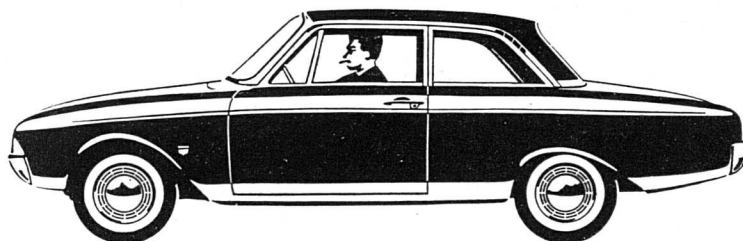


TAUNUS

17 M et 17 M TS

freins à disques

4 vitesses, 2 ou 4 portes



Valeur commerciale jamais atteinte ! Et puis... une Ford, c'est solide !

Distributeur officiel pour le Valais :

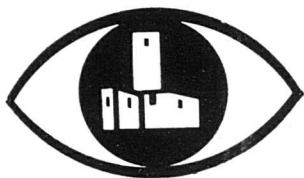
Garage Valaisan
Kaspar Frères, Sion

Tél. 027 / 2 12 71

Distributeurs locaux :

BRIGUE :	Garage des Alpes, Fr. Albrecht
VIÈGE :	» Ed. Albrecht
TURTMANN :	» Paul Blatter
SIÈRE :	» du Rawil S. A.
CHARRAT :	» de Charrat S. A.
MARTIGNY :	» de Martigny, M. Masotti
COLLOMBEY :	» de Collombey, R. Richoz

III^e Comptoir de Martigny



FOIRE-EXPOSITION DU VALAIS ROMAND

116 EXPOSANTS

DU 29 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 1962

- * Grande journée officielle et genevoise.
- * Exposition de peinture : peintres genevois anciens et contemporains.
- * Tir du Comptoir.
- * Rallye automobile du vin.
- * Tournoi international de pétanque.
- * Marchés-concours.
- * Exposition et vente de fleurs.
- * Semaine du cinéma.
- * Dégustation de produits du Valais.

**PAVILLON DE L'OFFICE NATIONAL
SUISSE DU TOURISME A ZURICH**



SIERRE

Le centre d'excursions du Valais. Climat le plus sec de la Suisse. Tous les sports à 15 minutes.

Renseignements par l'Office
du tourisme de Sierre, tél.
027 / 5 01 70.



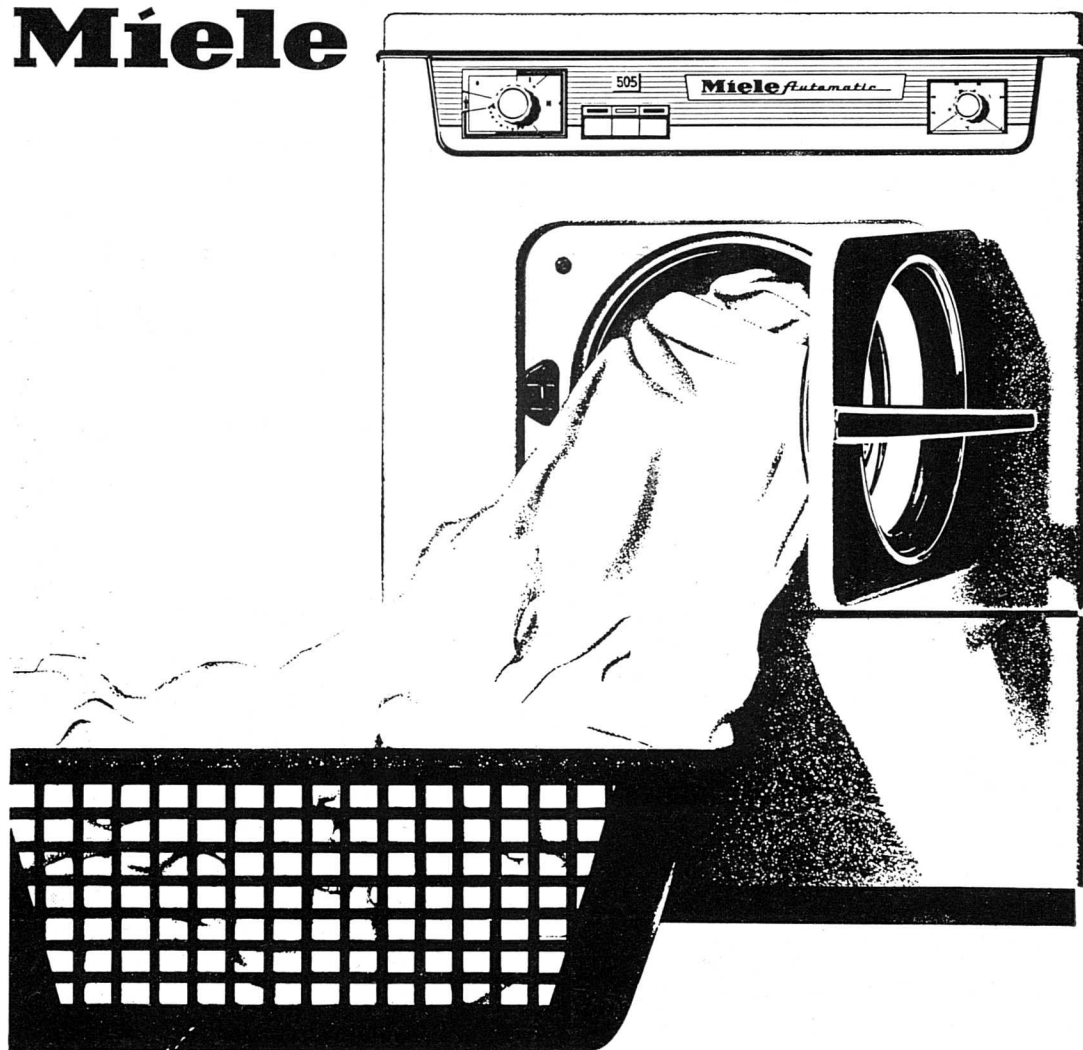
**collecte annuelle
comité international
de la croix-rouge**

Miele
entièrement
automatique
Propreté
impeccable
du linge

Miele

Quelle machine à laver
travaille à très haut niveau d'eau au pré-lavage? Miele!
Quelle machine à laver
rince automatiquement 5x3 minutes? Miele!
Quel est l'automate dont la lessive est
réactivée par adjonction d'eau intermédiaire? Miele!
Qui vous offre un service exemplaire
reconnu comme tel depuis plus de 30 ans? Miele!

Vous-même pourrez constater tous ces
avantages en assistant à une démonstration
de la machine Miele.



Hôteliers ! Demandez offre spéciale pour machines industrielles, machines à laver,essoreuses centrifuges, calandres, sècheurs rotatifs.

Agence Miele R. Reynard, place du Midi, Sion - Tél. 027 / 2 38 23

Régions suisses du Mont-Blanc et du Grand-Saint-Bernard

MARTIGNY

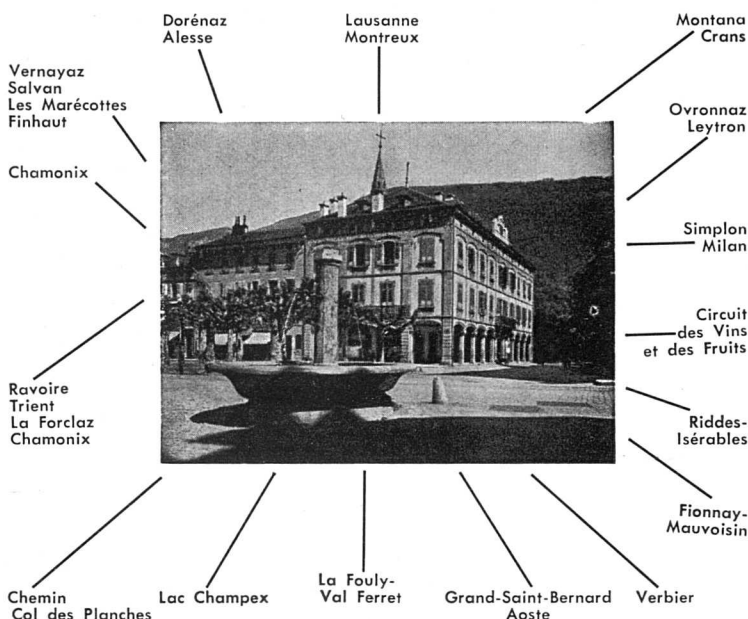
Carrefour international, centre de tourisme, relais gastronomique, la ville du parking

est à l'avant-garde du progrès grâce à sa piscine olympique, son tennis, son stade municipal, son terrain de camping de 1^{re} classe, son auberge de jeunesse modèle, sa patinoire artificielle.

Le Valais, la Riviera suisse (lac Léman), le val d'Aoste, la Haute-Savoie sont à la porte de votre hôtel. Plus de 25 téléphériques, télésièges ou chemins de fer de montagne, de 400 à 3800 m. d'altitude, dans un rayon de moins de 45 kilomètres.

Hôtels et restaurants confortables

Hôtel ou Auberge	Téléphone	Propriétaire ou Directeur	Lits
	026		
Rhône, garni	6 07 17	J. Métral	84
Grand-Saint-Bernard	6 16 12	R. et P. Crettex	65
Forclaz-Touring	6 17 01	A. Meilland	56
Grand-Quai	6 10 50	R. Fröhlich	50
Central	6 01 84	O. Kuonen	45
Kluser & Mont-Blanc	6 16 41	S. Moréa-Kluser	40
Etoile	6 03 93	H. Stellwag, dir.	40
Gare & Terminus	6 15 27	M. Beytrison	35
Suisse	6 12 77	P. Forstel	20
Pont-du-Trient	6 58 12	G. Grobety	16
Simplon	6 11 15	R. Martin	15
Touristes	6 16 32	C. Moret	8
Alpina	6 16 18	Mme Gaillard	4
Martigny-Bourg			
Mont-Blanc	6 12 44	E. Chevillod	22
Tunnel	6 17 60	J. Ulivi	20
3 Couronnes	6 15 15	M. Pitteloud-Abbet	15
Vieux-Stand	6 19 10	C. Balland	5
Place	6 12 86	J. Métrailler-Zermatten	4
Poste	6 15 17	J. Farquet	4
Beau-Site			
Chemin-Dessus	6 15 62	D. Pellaud	45
Belvédère			
Chem.-Dessous	6 10 40	Mme Bauer	50



Spécialités gastronomiques. Tous les produits du Valais : fraises et abricots, vins et liqueurs, fromages, raclette, fondue, viande séchée, cure d'asperges et de raisins, truites.

* * * * *

Vers Chamonix par le chemin de fer Martigny-Châtelard

Sauvage et pittoresque vallée

Stations: Vernayaz - Gorges du Trient - Cascade de Pissevache - Dorénaz-Alesse (téléférique) - Salvan - Les Granges - Les Marécottes (télésiège de La Creusaz) - Le Trétien (Gorges du Triège) - Finhaut - Barberine - Trient - La Forclaz (télésiège de l'Arpille) - Ravoire.

Le Circuit des vins et des fruits. Le jardin de la Suisse. Route pour Ovronnaz s/ Leytron. Téléférique pour Iséables.

Chemin s/ Martigny et Ravoire par les cars postaux de Martigny-Excursions.

Par les routes de La Forclaz-Trient et du Grand-Saint-Bernard, MARTIGNY tend la main à la France et à l'Italie.

Au Pays des Trois Dranses

Les trois vallées accueillantes par

le chemin de fer **Martigny-Orsières** ses services automobiles et les cars postaux de l'entreprise **Louis Perrodin, Bagnes.**

Verbier : Télésiège de Savoleyres, télécabine de Médran, téléphériques des Attelas et du Mont-Gelé.

Mauvoisin : Grand barrage.

Champex : son lac, ses forêts, télésiège de La Brea.

La Fouly - Val-Ferret : au pied des glaciers.

Grand-Saint-Bernard : son hospice, ses chiens, son lac, télésiège de La Chenalette.

Service direct par autocar Martigny-Aoste du 1^{er} juin au 30 septembre.

Renseignements, organisation de courses pour sociétés, pour contemporains, change, billets, prospectus : Office régional du tourisme de Martigny, téléphone 026 / 6 00 18 (en cas de non-réponse : 026 / 6 14 45) ou à la direction des Chemins de fer Martigny-Orsières et Martigny-Châtelard, Martigny, téléphone 026 / 6 10 61.



SION

la châtelaine du Rhône,
la tête d'étape préférée entre Lausanne et Milan
avec son inoubliable spectacle panoramique « Son et lumière »

Départ de 18 lignes de cars postaux. Centre d'excursions permettant de visiter, avec retour dans la même journée, toutes les stations touristiques du Valais. Aéroport avec vol sur les Alpes. Tous renseignements : Office du tourisme de Sion et environs, tél. 027 / 2 28 98.

Hôtel de la Paix et Planta

60 lits. Confort moderne. Restaurant renommé. Grand parc pour autos. Terrasse. Jardin. Télédiffusion.
Téléphone 2 14 53 et 2 20 21

J. Escher

Hôtel Hermann Geiger S.A. (à l'entrée ouest de Sion)

38 lits. Construction récente. Confort moderne. Son restaurant français. Sa brasserie. Parc à voitures.
Téléphone 2 46 41

R. Gautier, directeur

Hôtel de la Gare

75 lits. - Brasserie. Restaurant. Carnotzet. - Terrasse ombragée. Parc pour autos.
Téléphone 2 17 61

R. Gruss

Nouvel

Hôtel-Garni Treize Etoiles près de la gare

Tout confort. Bar.
Téléphone 2 20 02

Fam. Schmidhalter

Hôtel du Soleil

30 lits. Restaurant. Tea-room. Bar. Toutes spécialités. Parc pour autos.
Téléphone 2 16 25

M. Rossier-Cina

Hôtel du Cerf

43 lits. - Cuisine soignée. Vins de premier choix. Tea-room au 5e étage.
Téléphone 2 20 36

G. Granges-Barmaz

Hôtel Nikita confort moderne

« AU COUP DE FUSIL » (Cave valaisanne). Poulet. Entrecôte. Raclette.
Rue Porte-Neuve - Tél. 2 32 71 - 72

W. Sigmund

Hôtel-Restaurant du Midi

Relais gastronomique. - Hôtel entièrement rénové. Douches. Ascenseur.
H. Schupbach, chef de cuisine

Auberge du Pont Uvrier-Sion route du Simplon

Relais gastronomique. Chambres confortables.
F. Brunner, chef de cuisine

Nouvel

Hôtel-Garni La Matze (à l'entrée de la ville)

Tout confort
Téléphone 2 36 67

S. Laffion

SION, VILLE D'ART

A chaque coin de la vieille ville, le voyageur fait ample moisson de découvertes artistiques. Il peut admirer l'Hôtel de Ville, achevé en 1657, qui a gardé son clocheton, son horloge astronomique et, à l'intérieur, ses portes et boiseries sculptées. Dans le vestibule d'entrée, une pierre milliaire et diverses inscriptions romaines dont l'une, la plus ancienne inscription chrétienne en Suisse, est datée de l'an 377. La rue du Château permet de gagner la colline de Valère sur laquelle a été édifiée la si caractéristique Collégiale du même nom, connue au loin pour ses fresques, ses stalles, ses chapiteaux sculptés, son vieil orgue (le plus ancien d'Europe, environ 1475) et ses riches ornements liturgiques. A proximité, un musée historique et un musée d'antiquités romaines méritent visite. Les ruines du château de Tourbillon, incendié en 1788, se dressent sur la colline voisine face à un majestueux panorama alpestre. Descendons en ville pour saluer au passage la Majorie (ancien palais épiscopal devenu musée), la maison de la Diète où sont organisées chaque année des expositions d'œuvres d'art, la Cathédrale mi-romane mi-gothique, l'église de Saint-Théodule, la maison Supersaxo avec son remarquable plafond sculpté de Malacrida (XVI^e siècle) et la Tour des Sorciers, dernier vestige des remparts qui entouraient la cité.

Une 5-places idéale



DKW JUNIOR

Bien entendu, ce n'est pas là que les enfants voyagent. Il y a assez de place pour cela à l'intérieur de la voiture, car la DKW-JUNIOR est conçue pour 5 passagers adultes!

Sa visibilité à 92% permet une vue totale et panoramique qui est en même temps une assurance de tranquillité pour parquer sur les emplacements les plus étroits. Il existe même une version avec toit ouvrant. C'est un jeu d'enfant que de passer les vitesses, grâce à la boîte à quatre rapports entièrement synchronisés, livrable sur demande avec l'embrayage automatique Saxomat. La souplesse du moteur AUTO UNION, et la traction avant garantissent une conduite agréable même sur les cols les plus sinueux! Et puis, la grande particularité de la DKW-JUNIOR, c'est son lubrificateur automatique.

Grâce à lui, pas besoin de faire l'appoint d'huile dans le réservoir prévu à cet effet, avant 3 à 4000 km! Pas de vidange! Et un service tous les 7500 km seulement!

Prix, à partir de Fr. 6350.-

Demandez-nous, aujourd'hui encore, une démonstration gratuite et sans engagement.

HOLKA AUTO UNION SCHLIEREN/ZURICH

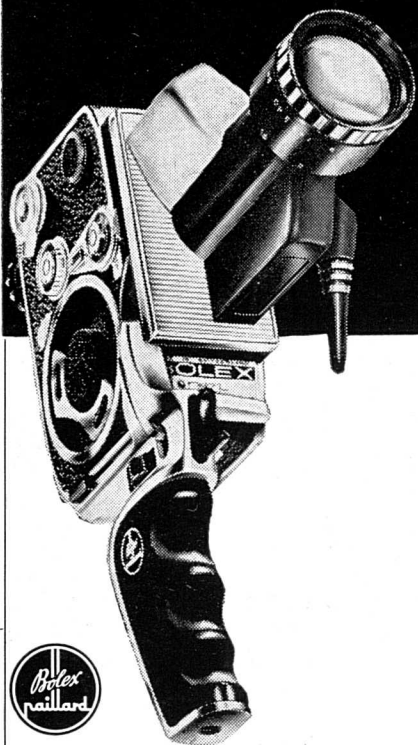


Agence générale pour le Valais romand: **Garage du Casino, Saxon**
René Diserens - Téléphone 026 / 6 22 52

Agents: Garage Hediger, Sion - Garage Central, A. et M. Perrin, Sierre - Garage Magnin, Sembrancher - Garage des Sports, Ch. Launaz, Monthey.
Conditions exceptionnelles de paiement par crédit AUFINA.

Venez faire un essai de la nouvelle « Junior 800 » avec mélangeur automatique : Fr. 6995.-

BOLEX zoom reflex



Faites confiance au spécialiste

Il vous offre :

Des appareils
de premières marques

Un service soigné

Un personnel compétent



PHOTO PROJECTIONS CINÉ

A votre service

Une équipe jeune et dynamique qui, partout où elle intervient, conseille judicieusement.

L'aménagement, la transformation, l'installation de votre intérieur pose quantité de problèmes qu'il est si facile de résoudre avec l'aide compétente des ensembliers décorateurs des grands magasins de meubles ART et HABITATION, 14, avenue de la Gare, à Sion. Nos services sont mis gratuitement et en tout temps à votre disposition.

Toutes les installations réalisées par nos soins sont des références ; des milliers de clients satisfaits ont déjà fait appel à notre maison. Chaque aménagement est étudié de façon approfondie. Nous ne distribuons pas banalement du meuble ; qu'il s'agisse d'une réalisation simple et peu coûteuse, luxueuse ou classique, moderne, de style ou rustique. Tout est mis en œuvre pour assurer à la clientèle un maximum de confort pour un minimum d'argent.

Sous l'experte direction du chef de l'entreprise M. ARMAND GOY, une trentaine de collaborateurs, soit ensembliers, décorateurs, tapissiers, polisseurs, ébénistes, vendeurs, employés de bureau, magasiniers, livreurs, courtiers-pointières, etc., tout ce personnel donne le meilleur de lui-même pour vous satisfaire.

ART et HABITATION est une entreprise 100 % valaisanne, elle mérite votre confiance et saura vous procurer confort, chaleur, distinction en évitant résolument le déjà vu et revu des mobiliers multicopiés à l'infini et sans personnalité.

Pour l'approvisionnement de ses différentes expositions, ART et HABITATION sélectionne sévèrement le mieux et le meilleur de toute la production suisse en chambres à coucher, salles à manger, salons, meubles séparés, ceci dans toutes les catégories de prix. Dans nos propres ateliers une main-d'œuvre qualifiée confectionne rideaux et meubles rembourrés avec le plus grand soin.

A part son activité valaisanne, ART et HABITATION vient d'installer au manoir de VALEYÈRES sous RANCES, entre Orbe et Yverdon, une exposition permanente, spécialisée en meubles de styles et rustiques. Cette grandiose rétrospective du passé, unique en Suisse, connaît dans un cadre admirable une réussite retentissante. Des milliers d'amateurs de beaux meubles nous ont déjà fait l'honneur d'une visite qui peut être faite chaque jour y compris les dimanches de 14 à 20 heures. Le succès sans précédent de nos différentes entreprises provient de ce que le client des grands magasins ART et HABITATION est considéré, ses moindres désirs sont comblés, en aucun moment il ne se sent obligé ou contraint ; c'est en toute liberté qu'il choisit, compare, décide.

ART et HABITATION pratique à outrance une politique de prix bas. Lors d'un achat, aucune signature ni contrat n'est exigé de la part du client, c'est au contraire nous qui nous engageons à livrer ce que le client a choisi. Toute marchandise non conforme à la commande peut être retournée dans le délai d'un mois.

Cette façon de vente de meubles n'est pratiquée en Suisse que par les grands magasins ART et HABITATION qui, comme par le passé, maintiennent leur devise : MIEUX — MOINS CHER.

Sion, avenue de la Gare, téléphone 027 / 2 30 98.

TREIZE ETOILES

12^e année, N° 9 Septembre 1962

Paraît le 20 de chaque mois. — Organe officiel de l'Association hôtelière du Valais. — Fondateur : Edmond Gay. — Rédacteur en chef : Bojen Olsommer, Sion, avenue de la Gare 10, tél. 027 / 2 22 34. — Administration, impression et régie des annonces : Imprimerie typo-offset Pillet, Martigny, tél. 026 / 6 10 52. — Abonnements : Suisse : Fr. 15.—, étranger Fr. 22.—, le numéro Fr. 1.40. — Compte de chèques II c 4320, Sion.

Nos collaborateurs

S. Corinna Bille
René-Pierre Bille
Félix Carruzzo
Maurice Chappaz
Adolf Fux
André Marcel
Dr Ignace Mariétan
Pierrette Micheloud
Roger Nordmann
Aloys Theytaz
Pascal Thurre
Michel Venthey
Dr Henry Wuilloud
Maurice Zermatten
Gaby Zryd

Dessin de Géo Augsbourg

Photos Bille, Carruzzo, Info-Sénégal, Perren-Barberini, Pillet, Ruppen, Schmid, Zufferey. Clichés de la revue « Vallesia ».

Vos
conférences
Vos rendez-vous
d'affaires

A la Table ronde

CHEZ ARNOLD
à Sierre

Relais du Manoir

Villa / Sierre

J. Zimmermann

Centre de dégustation des vins du Valais
Raclette - Spécialités

Sommaire

Nos enfants et la pauvreté
Enfance, notre vraie richesse
Propos de l'autorité
Brosli
La rentrée
Les petites filles
Enfants d'Hérémence
Les blousons gris
J'écoute
A un enfant
De notre temps...
Potins valaisans
Chronique du Café de la Poste
Le Valais au siècle de Jean-Jacques
L'AVTP dans le val Ferret
A la rencontre des chamois
Zigzags des Valaisans en France
La reine aux sept voiles
Pablo Casals spricht in Zermatt zur Welt
Les surprises de « Treize Etoiles »
Ecran valaisan
La lettre du vigneron
Le voyage à pied
Retour du Sénégal
Septembre

Notre couverture : Fillette d'Albinen pendant la messe

Guberge de la Tour d'Anselme

SAXON

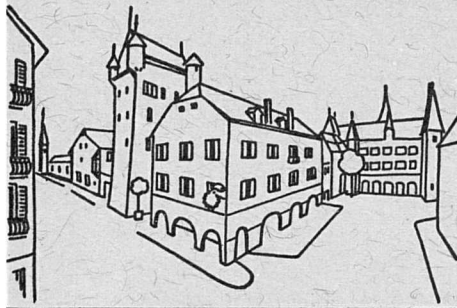
Relais gastronomique de la plaine du Rhône

Restaurant français - Brasserie - Taverne valaisanne - Bar

ors du canton, tous
chemins mènent au



Fidélité, tradition, force de l'hôtellerie par ses héritages, par sa clientèle et par ses fournisseurs.



Vins Imesch

Sierre

65 ans de qualité
au service de l'hôtellerie



fine eau-de-vie de poires William, vedette de la gastronomie
LE BON PERE WILLIAM S. A., Vétroz - Sion

Première fabrique valaisanne de
vol-au-vent, cakes et pâtes feuilletées et mi-feuilletées



Marcel Volluz - Saxon

Téléphone 026 / 6 23 54

Conditions spéciales pour hôtels et restaurants

Un vin en litre de grande classe...

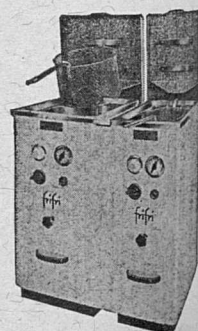
MUR-À-SEC

Un fendant du coteau signé BONVIN, Sion



la friteuse idéale pour chaque cuisine

De la friteuse de ménage aux appareils combinés pour grands établissements, notre fabrication est d'une qualité insurpassable et d'un rendement supérieur.



Demandez-nous une offre ou une démonstration sans engagement. Nombreuses références à disposition.

Téléphone 038 / 7 90 91 - 92

NOS ENFANTS

et la pauvreté



A eux sont dédiées quelques pages de la revue. Nous leurs donnons un peu de place ici. Ils en tiennent une immense dans nos foyers. Pour qui ce réveil du pays assez subitement sorti de la pauvreté ? Pour qui cet effort et cette prospérité, sinon pour eux ? Notre enfance a été beaucoup plus dure. Nos écoles étaient minuscules, misérables. On n'y passait pas même six mois de l'année, et le reste du temps il fallait aider les parents. Quel changement ! Quelles écoles à présent, presque partout ! Quelle vie plus facile ! Quelles aises ! Tant mieux. La seule réserve à faire est celle du philosophe, savoir que le fruit obtenu avec moins de peine est moins doux. C'est nous qui jouissons, en somme, de ce que nous pensons être le bonheur de nos enfants.

Mais voici, flux et reflux de l'histoire, une autre idée, une autre thèse, abordée aujourd'hui par Emile Biollay : la pauvreté valaisanne, dont nous sommes si contents de triompher, n'est pas une condition ancienne. Le Valais du XVIII^e, celui de Rousseau, était prospère. C'est au XIX^e que nos ancêtres ont manqué le coche. Le service à l'étranger, ce « tourisme à l'envers », ne donnait plus, et la révolution industrielle s'est faite sans nous. Multiples sont les conclusions à tirer. Hâtons-nous en tout cas d'augmenter nos ouvertures et voies d'accès pour nous mettre largement en communication avec le reste du monde. On se passerait d'une nouvelle descente qui, après la remontée, revienne forger le caractère...

Treize Etoiles.



Enfance, notre vraie richesse

Tout commence dans la ruche familiale et c'est vers le bonheur des premières années que se retourne toute vie quand elle penche vers son automne.

Mais ce n'est pas dans la perspective seulement du bonheur qu'il faut regarder l'enfance comme notre vraie richesse. C'est d'elle presque toujours que dépend le cours de la vie entière. Neuf fois sur dix, dans les tribunaux, l'avocat qui plaide les circonstances atténuantes affirme : « Cet homme eut une enfance malheureuse... »

Oui, l'arbre enfonce ici ses racines. Que de fécondes sèves les nourrissent et une belle architecture végétale s'élèvera bientôt dans le juste espace et... les saisons.

Avouons-le : dans les pays pauvres — et le nôtre le fut pendant les siècles des siècles — l'enfant pousse un peu au hasard. Trop occupés de la seule tâche nourricière, les parents ou bien le négligent ou bien l'accablent de travaux, de responsabilités qui ne sont pas à sa mesure. L'éducation, ce sont les chemins qui la proposent, les ruelles du village, les rues de la ville. Métier ? Ces gosses feront ce que nous avons fait et, vous le voyez, nous ne sommes pas morts... De génération en génération, la routine a traîné son boulet de misères. Quand les grands travaux ont commencé, en Valais, on sait bien que nous n'avons eu à offrir, à l'ingénieur, que des mains de manœuvres.

La prospérité qui nous sourit modifie notre existence plus profondément qu'il n'y paraît peut-être. Ce n'est pas seulement la machine à laver qui entre dans le chalet du paysan ; ce n'est pas seulement la jeep mise à la place du mulet. Des structures essentielles sont en voie de mue. Je pense à la conversion d'un peuple de bergers en un peuple d'artisans, de commerçants, d'industriels, d'intellectuels, même. Les signes sont là, sous nos yeux, qui ne laissent pas de doute à cet égard.

Les signes ? Toutes ces communes qui prolongent la durée de la scolarité primaire, d'abord. Après tout, notre école de six mois répondait assez bien à nos besoins de naguère. Nous avions besoin de savoir lire, de savoir écrire et de savoir calculer ; nous avions besoin de connaître l'élémentaire théologie qui pouvait diriger l'existence d'un homme parfaitement encadré par un milieu immuable. Une quarantaine de mois suffisaient à ces semailles.

Et les enfants doués pouvaient tout de même aspirer à l'enseignement secondaire. La montagne et la plaine fournissaient au pays les curés, les médecins dont il avait besoin, un peu plus d'avocats qu'il n'était nécessaire...

Les signes ? Ces maisons d'école qui se multiplient. Ces palais de la culture villageoise qui ne cessent de prendre des formes plus somptueuses. Que nous sommes loin de l'étroit chalet, loin de ces « chambres » où s'entassaient une

quarantaine de gosses, devant des bancs entaillés par des générations d'opinel... Planchers rugueux que les enfants balayaient eux-mêmes, après la classe, à tour de rôle ; fenêtres avares de lumière, poêle aux caprices quotidiens, fumée, poussière, W.-C. dont il vaut mieux ne pas évoquer les charmes...

Regardez : linoléum, chauffage central, vestiaire, pantoufles, baies accueillantes au soleil et à la fraîcheur pure de l'air. Halles de gymnastique qui satisferaient des champions internationaux. Douches...

Les signes ? Ces palaces qui se construisent dans nos petites villes pour recevoir les apprentis, les élèves de l'Ecole normale. Rien ne semble assez beau pour eux. Les ateliers, nous dit-on, seront exemplaires. Eh bien ! tant mieux ! C'est notre revanche sur la stagnation des siècles.

Les signes ? Ce sont ces classes de collèges, d'écoles commerciales remplies comme des œufs, dédoublées, multipliées par trois, par quatre. Il y avait cent cinquante élèves au collège de Sion, voici un quart de siècle : ils sont six cents, aujourd'hui. Six cents qui seront demain ingénieurs, dentistes, chimistes, physiciens, chirurgiens, cardiologues, radiologues, architectes, professeurs, théologiens, physiciens, métaphysiciens, journalistes, juristes. Dont les enfants ne sauront même plus que leur grand-papa gardait les vaches, tirait la corde du mulet, faisait le pain de sa main et l'apportait à cuire au four du village.

Et, dès demain, toute cette adolescence vouée à un enseignement primaire supérieur — ou secondaire du premier degré, comme aime à proclamer le

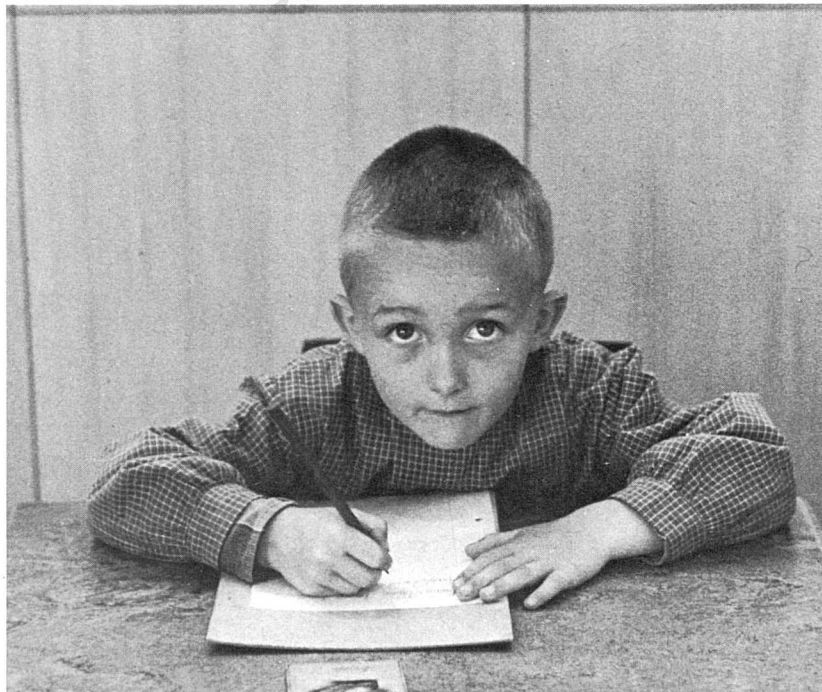
jargon pédagogique qui n'a jamais péché par simplicité — toute cette adolescence invitée à sortir, en fait, du cadre strictement paysan, sollicitée vers le haut...

Mutation d'une population essentiellement agricole en une classe « moyenne », artisanale, petit fonctionnariat. C'est la bergère qui devient vendeuse, le fromager qui prend du galon, devient comptable. Tout un peuple qui met le pied sur un nouvel échelon, se pousse vers une existence moins précaire. Saluons !

Saluons, tout en espérant que nos villages sauront retenir mieux que le déchet d'un enseignement scolaire rénové. La culture de la vigne et du verger a besoin de bras solides, certes, mais aussi de têtes qui raisonnent. Il sera très intéressant d'observer le Valais de 1980. Le témoin que nous appelons dira si les fruits ont passé la promesse des fleurs.

Pour nous, nous nous réjouissons de cette confiance que les gens les plus simples font à l'avenir. Chaque paysan qui mise sur la valeur des études qu'il fait entreprendre à son fils signe en blanc un chèque d'optimisme. Il atteste qu'il croit en l'importance de ce qu'il n'a pas reçu lui-même. Il crée un avenir différent du passé qui a été le sien. Cet avenir que chaque père souhaite heureux en regardant jouer ses enfants.

Maurice Jaussin.





Propos de l'autorité

C'est avec plaisir que je salue l'initiative prise par « Treize Etoiles » de dédier un de ses numéros à l'enfant.

Cette revue qui œuvre intelligemment pour un Valais mieux connu et mieux aimé ne pouvait se désintéresser de ce « capital » par excellence qu'est l'enfant. Dans un monde en perpétuel devenir, l'enfant est plus que l'espoir, plus que demain : il est la réalité, il est aujourd'hui. Il justifie tous nos efforts, légitime toutes nos hardiesses, consacre toutes nos découvertes. Pour lui, on fait mieux que contracter des assurances, on prend des risques. Il est le seul placement valable pour lequel la famille, l'Eglise et l'école se doivent une collaboration sans arrière-pensée.

Est-il téméraire de dire que ces trois institutions traditionnelles sont en perte d'influence ? Deux enfants sur trois lisent cinq illustrés par semaine ; deux enfants sur trois vont au cinéma tous les huit jours. La presse, le cinéma, la rue, l'affiche, la radio, la TV sont des marées qui déferlent chaque jour en vagues continues sur l'âme enfantine. On apprend plus aujourd'hui hors de l'école que dans l'enceinte d'une classe. Peu importent les retards que nous pouvons avoir dans la prospection de l'or noir, dans la recherche nucléaire ou dans la conquête de l'espace ! Le seul retard catastrophique serait celui qui laisserait l'enfant démuni, désarmé — intellectuellement et moralement — dans un monde d'effroi et de démesure. Notre responsabilité d'adulte est lourde, très lourde. Les forces que nous avons libérées, à l'instar de l'apprenti sorcier, nous ne pouvons plus les arrêter. C'est pourquoi il importe essentiellement de les diriger. Et les efforts les plus minimes, s'ils tendent à cette fin éducatrice, doivent être encouragés. Rien n'est indifférent quand il s'agit de l'enfant.

Sion, le 27 août 1962.

Brosli

Nachdem Johann Josef Rufiner in einer Lawine verunglückt und begraben war, erhielt seine Frau die Anzeige einer Bank, wonach er vor Jahren für einen Freund, der nun zahlungsunfähig und flüchtig war, eine grosse Bürgschaft unterschrieben hatte. Damit hing das Schicksal wie ein Schwert über dem braunen Scheitel der Witwe und ihrem einzigen Kind, dem Brosli.

Der Betreibungsbeamte, der bald nachher vom Tal heraufstieg und mit seinem Erscheinen der Witwe im Konsum den Kredit abschnitt, war ein höflicher Mann, musste jedoch seines Amtes walten, weil eine Unterschrift Tote überlebt und der Nachlass dafür haftet.

Wie eine gefühllose Maschine arbeitete nun die von der Bank in Bewegung gesetzte Paragraphevorrichtung. Und nach Wochen konnten alle im Dorf im Amtsblatt lesen, dass die hinterste Spanne Boden und die letzte Schindel der Witwe Rufiner versteigert werden.

Um Schleuderpreisen vorzubeugen, setzte sie sich selbst in die Wirtsstube, wo die Versteigerung stattfand. Sie hörte den Weibel ihre Wiese, ihren Acker, ihren Weinberg, ihre Wohnung, ihren Stall ausbieten. Mit harten Gesichtern sassen die Bauern da und übersteigerten einander nur zögernd. So musste die Witwe auch noch Vieh-



und Fahrhabe dran geben, damit alles geregelt sei und ihr Mann im Frieden ruhen könne.

Dann durfte sie gehen. Unter ihr Glück und Unglück ist der Strich gezogen. Wen kümmert's bloss, dass die Bilanz nicht stimmt. Vielleicht wird einmal einer in seiner Sterbestunde diese Rechnung revidieren und den

Betrug an der Witwe und ihrem Kind mit einer frommen Stiftung sühnen wollen?

Für Kreszentia Rufiner beginnt ein neues Leben, als sie sich von den Verwandten verabschiedet und das Büblein an die Hand nimmt. Sie geht mit ihm, das noch zu jung ist, um erfassen zu können, was ihnen widerfahren ist, den Bergweg hinunter, der beim hölzernen Wegkreuz, daran ein armer, blutender Christus hängt, in die breite Landstrasse mündet.

* * *

Kleiner Brosli, an der Hand deiner Mutter gehst du dorfein und gehst dorfaus, weil eine Magd, die sich mit einem Kind unter die Haustür stellt, um nach Arbeit und Unterkunft zu fragen, eine Magd mit Anhang, Misstrauen erweckt und selten die Gunst hat, angehört zu werden. Man lässt euch kaum über die Schwelle und reicht dir nur einen Apfel heraus. Dann könnt ihr wieder gehen, so müde du auch sein magst, Brosli. Findet ihr doch noch ein Nachtlager, erinnerst du dich, dass du ein Schneckenhaus in deiner Tasche hast, ein Schneckenhaus von daheim. Beim Einschlafen nimmst du es gerne ans Ohr, weil ein seltsames Raunen darin ist, etwas wie Zukunftsmusik.

* * *

Vielleicht hast du einmal Glück, dass bei einbrechender Nacht an irgend einem Dorfausgang ein einsamer Bauer unter einem alten Nussbaum am Zaune steht, gleichsam eingekeilt zwischen der leeren Stube und der offenen Welt, so von seinem Blute in die Enge getrieben, wie dir gleiches widerfahren kann, ehe tausend Wochen um sind. Es steht mancher Nussbaum im Lande herum, der für Söhne und Enkel gepflanzt worden ist. Und deine Mutter ist noch jung wie das Jahr vor der Sommersonnwende und hat nichts verbrochen, wofür sie bis zu ihrem Ableben zu büssen hätte. Und obwohl es Städte gibt, darin Waschfrauen gesucht sind und so entlohnt werden, dass zwei Menschen in einer Mansarde wohnen, am Sonntag gezuckerten Reisbrei essen und auf einem Fensterbrett in einer Kiste Blumen ziehen können, dürfte es deiner Mutter lieber sein, am Zaune stehen zu bleiben und die Frage des ledigen Bauers nach dem Wohin freimütig zu beantworten. Du wirst dich nicht dagegen wehren, Brosli, wenn der Bauer nach der Hand deiner Mutter greift. Du bist auch hungrig wie sie und wirst vor der Mutter in das fremde Haus eintreten und ihr den Entschluss erleichtern. Und während die dir vorgesezte Milch dein Büchlein wärmt und du vor ungewohntem

Wohlsein einschläfst, kann sich dein Schicksal entscheiden, und du erwachst am Morgen in einem breiten Bauernbett, dehnt die schmalen Glieder, schlägt mit den Aermchen durch die Luft, ruft nach der Mutter, welche lächelnd eintritt und dich heftig küssend in die Arme nimmt, weil sie glücklich ist. Und zum Fenster herein schaut der Nussbaum, als wolle er dir gehören.

Das wäre dein Glück, Brosli, Brosli! Die meisten Kinder ausgepfändeter Witwen kommen zu Verwandten, die selbst genug Kinder haben, oder sie wandern mit einem Bündelchen in der Hand ins Waisenhaus, wenn nicht in noch grösseres Elend. Ja, es wäre ein Glück, Brosli, wenn ihr Wurzeln schlagen könntet und der Bauer bei sinkender Nacht nicht mehr sehnsüchtig unter dem Nussbaum am Zaune stehen müsste. Deine Vorfahren sassen auf eigener Scholle, Brosli; wurdet ihr nun auch einer Bürgschaft wegen vertrieben, so gehörst du doch zu jenen, die abdorren und Sinn und Mass für das Leben verlieren, wenn sie die Welt nicht mehr von der Ackerfurche aus betrachten können.

Aber nicht jeder Bauer, der am Zaune steht, hat ehrliche Absichten. Vielleicht steht überhaupt keiner da. Und ihr werdet noch die Landstrasse entlang und durch viele Dörfer gehen müssen. Die alte Heimat liegt endgültig hinter euch, ist für immer verloren.

In diesem Bewusstsein wird die Mutter sich auch von einem Wegknecht ansprechen lassen, der gerade seine Mittagssuppe aufwärmt, welche er sich am Vorabend selbst gekocht hat, weil seine Frau vor Jahren gestorben ist und die Mädchen das Suppenkochen in der Schule noch nicht gelernt haben. So ein Wegknechtendasein verläuft nicht so gedankenlos, wie rasch Vorbeigehende oder Fahrende es ansehen. Vielleicht hat sich dieser Wegknecht schon lange in Gedanken auf euer Kommen vorbereitet und alle Worte zurechtgelegt, um euch zu sagen, dass ihr ins Dorf gehen und in sein Haus eintreten sollt. Er werde für einmal ein halbes Stündchen früher Feierabend machen und dann rasch folgen. So kann nur einer sprechen, der weiss, was er möchte, wenn es in Gottes Ratschluss steht.

Ihr kommt ins Dorf und erkundigt euch nach dem Wegknechtenheim. Sein Haus und sein Grundbesitz machen sich im Dorfbild und im Flurbuch nicht breit; sein Name ist nicht täglich in der Leute Mund; sein Amt hat keinen lauten Klang und hohen Eintrag. Aber er ist ein sesshafter Mensch, hat einen goldlautern Charakter und ein grosses Gottvertrauen;

er lässt sich von der fortschrittlichen Umwelt nicht jedes Jahr ein neues Bedürfnis angewöhnen und weiss Mass zu halten in allen Dingen. Während der Woche hält er sich pünktlich an seine Wegknechtenaufgabe und bearbeitet in der Freizeit das Gütlein, mit dessen Ertrag er eine Kuh winteren kann, ist fleissig um das Wohlergehen seiner paar Kohlköpfe bemüht, besorgt mit Hingabe vier Zeilen wohlgeratener Weinstöcke und kommt den häuslichen Pflichten mit so viel Verständnis nach wie der Pflege seines Bienenvolkes. Und am Sonntag geht er mit seinen beiden Mädchen, die Brosli gewiss gerne als ihr Brüderlein anerkennen möchten, über die Felder, schneidet sich einen Haselstock, steckt einige Blümchen unter das Hutband, macht die Mädchen auf Heilkräuter aufmerksam und setzt sich bei der Heimkehr auf eine Zaunlatte, um das Abendrot zu betrachten. Dann beginnen die Mädchen leise zu singen, weil das zu Vaters Stimmung passt.

Und da sitzt du Brosli nun mit deiner Mutter auf der Bank vor seinem Häuschen. Ihr habt bereits mit den Mädchen Bekanntschaft gemacht und seid froh, dass die wunden Füsse ausruhen können. Der Wegknecht lässt nicht über die Zeit auf sich warten und bittet euch, so zu tun, als ob ihr bei ihm daheim wäret. Aber schon am dritten Tag kommen die bösen Verwandten und belagern das Häuschen, bis ihr beschämt weiterzieht.

Wenn ihr dann beide wieder Tag um Tag mit verweinten Augen und abgemüdet der Landstrasse entlang geht, kann es geschehen, dass sich hinter einem Busche plötzlich ein Scherenschleifer oder ein Korbflicker aufrichtet. Die sehen auch gelegentlich nach Frauen aus und verachten Kinder nicht, welche sich in zerrissenen Kleidern auf den Bettel schicken lassen, wenn die Geschäfte schlecht gehen. Scherenschleifer und Korbflicker haben zufällig ein gutes Herz, treiben fast jeden Tag irgendwie ihre Brot- und Wurstration oder mindestens etliche Bratkartoffeln auf, führen nicht selten eine Handharmonika mit sich, verstecken sich auf allerlei unterhaltsame Kunststücklein und wissen sich in warmen Sommernächten hinter jeder Haselstaude häuslich einzurichten. Und du und deine Mutter, was seid ihr schon, Brosli?

Grundehrliche Bauersleute — gewesen; jetzt aber seid ihr Heimatlose, die bereits an hundert Türen abgewiesen und von vielen Hunden verbellt worden sind, und denen sich hinter dieser Haselstaude die erste Hand entgegenstreckt, um euch so lange festzuhalten, bis ihr von der Landstrasse

gezeichnet seid und die Mutter in der Folge nicht einmal mehr in der Stadt Arbeit findet, weil die feinen Leute befürchten, sie liesse nebst dem Imbissrest für das Kind auch noch ein besseres Wäschestück mitgehen, um dessen Blösse zu bedecken.

Und die Zeit vergeht. Ausserhalb jeder Gemeinschaft und Freude lebt ihr. Zufällig einmal magst du als bereits Halberwachsener am Rande eines Volksfestes stehen und auf deinen Beinen, die wie Stelzen aus den allzu kurzen Hosenröhren hervorwachsen, unruhig hin- und hertreten, während in deinem Gesicht, das längst nicht mehr so rundlich und weich ist wie heute noch, eine Runzel zu spielen beginnt, ein Kerb sich über das rechte Auge hinzieht, der sich vertieft und verlängert. Zu dieser und jener Frage, die dein Inneres längst schon beschäftigen, kommt eine neue, schwerwiegende, unergründlich beängstigende Frage. Das Leben zupft auf einer neuen Saite deiner Seele. Aber es kommt zu keinem Akkord. Die Mädchen sehen an dir vorbei, du Landstreicher. Du wachsest auf einmal rascher. Du wachsest nach verschiedenen Seiten, in die Höhe und in die Tiefe, ohne behäbiger und sicherer zu werden. Aber du wachsest. Wachse ins Leben hinein! Du tust gut daran, zu wachsen, weil deine Mutter in jener Zeit über des Sommers Mitte hinaus sein wird und sich beim ewigen Herumziehen schon gerne auf des Sohnes Schulter stützt. Mut Ambros, du junger Mann, dein Leben ist noch nicht verhenkert! Gräme dich nicht darum, dass die Mädchen an dir vorbeisehen. Das Mutterauge schaut dich an in Liebe und Heimweh. Nun ist es an dir, die Führung zu übernehmen. Führe sie sacht und sicher unter ein eigenes Dächlein, wo sie sich, der Verachtung enthoben, auf den Feierabend ihres Lebens freuen darf.

Denn hat man dir auch die erste Saat zerstampft; hat man dich johlend durch die Grosse gezogen; hat man dich so leichtsinnig unter die Gottlosen geworfen, wie man Reisig dem Feuer übergibt, du brauchst nicht zu verzagen. Die Eltern manches angesehenen Herren waren Landstreicher und Lumpensammler und schliefen im Mondschein. Es gibt grosse Häuser mit bescheidenen Grundsteinen. Manches behäbigen Bauern erste Ernte hatte auf einem Schubkarren Platz.

Mut, junger Mann! Schrei einmal! Du hast ja Stahlklang in der Stimme. Fühlst du, wie deine Kraft im Wachsen begriffen ist? Du wirst nicht lange um Arbeit anstehen müssen. Greif fest zu! Greif zu, wo du kannst und harre aus! Beim Beginn eines jeden Tage-

werkes denke daran, dass es um eine eherne Pflicht geht, um das Brot, um einen Schimmer von Hoffnung, um ein bisschen Freude nach Feierabend, aber noch um etwas mehr. Ihr Rufener müsst wieder zu einem Stück Land kommen, damit ein neuer Anfang gemacht werden kann, zu einem neuen Dach, darunter ihr euch beheimatet fühlt, zu einer Schwelle, vor welcher ihr die Landstreicherschuhe abstreifen dürft. Ist es erst so weit, kannst du auch stolz nach einem Mädchen Ausschau halten, und der Strahl der Liebe wird auch dich treffen und göttlich erwärmen. Die Zeit wird deine grosse Helferin sein, arbeite ihr nicht entgegen. Mit Gewalt wird der Strom des Lebens dich mitreissen, aber du wirst nicht versinken und untergehen, weil das Leid um deine Mutter und um dich schwimmen lehrt.

* * *

Jetzt bist du noch der kleine Brosli, ein in Unschuld und Unwissenheit ruhendes Kind, das sich in ein goldenes, klingendes Schneckenhäuslein hineinräumt, während du einem grauen Morgen entgegenschläfst, da dein und deiner Mutter Dasein mit der Bürgerschaft deines verstorbenen Vaters belastet ist, Brosli, Brosli!



La rentrée

Une femme à une autre

— Les enfants rentrent au collège mais les hommes partent à la chasse !

C'est vrai, je connais tel sellier qui n'a plus le temps de réparer une valise, tel médecin tâtant en vitesse, jour et nuit, ses malades, tel patron harcelé et harcelant d'une des innombrables entreprises qui prospèrent en Valais, tel curé même — lesquels curés sont plus surchargés aujourd'hui que les hommes d'affaires par le catholicisme occidental de choc et de présence active sans répit — qui disent quand même :

— Eh bien, rave ! à partir de telle date, je ne suis plus là, je suis mort au monde de l'industrie, je pars à la chasse.

— Mais vous avez déjà eu le service militaire pour vous distraire.

— Oh ! nous avons besoin encore de vraies vacances avec les chiens, les chevreuils, les chamois.

— Et même avec les cerfs ?

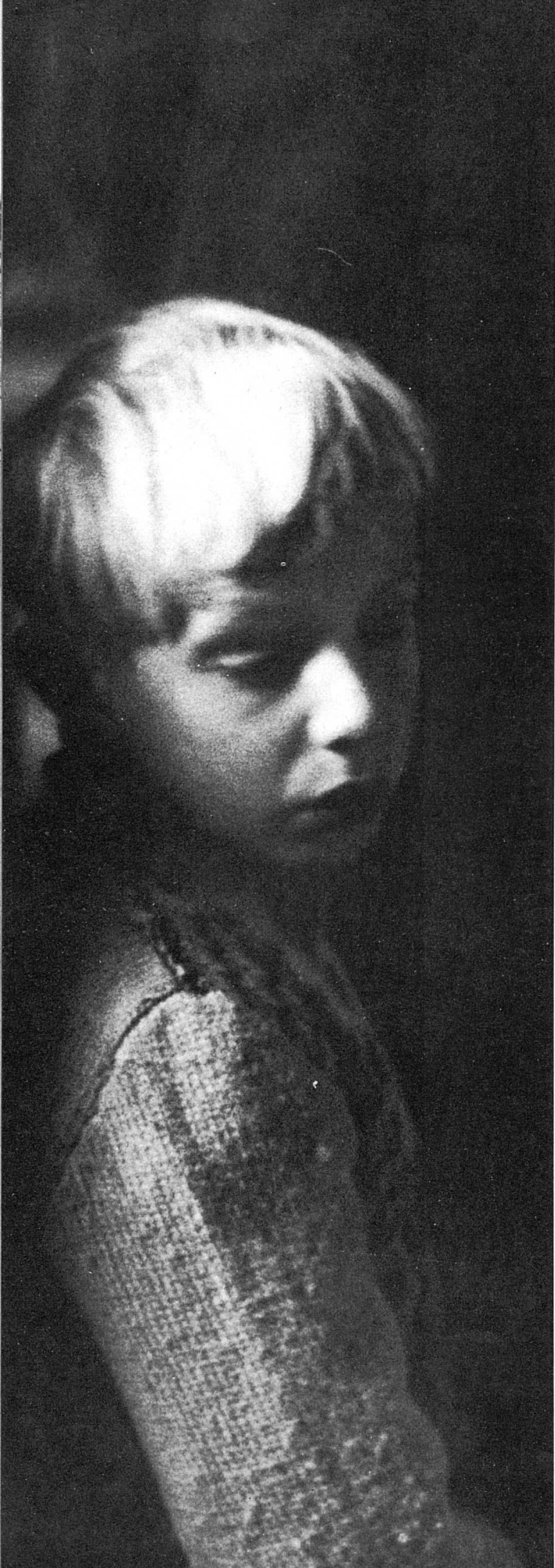
— Oui même avec les cerfs, ces nobles seigneurs qui broutent en printemps les petits champs de luzerne ou de blé qui lève des villages de la montagne, après quoi il y a une interpellation de députés à la session de mai du Grand Conseil.

— Ah ! laissons ces bagatelles de cerfs, je vous prie, revenons à la sérieuse Instruction publique. Nous envoyons nos enfants dans les collèges afin qu'ils deviennent des as, des techniciens brillants, compétents, à la cervelle infatigable, afin qu'ils prennent le relais en bondissant dans la course au progrès de notre canton, course beaucoup trop lente, sans assez de dynamisme, d'explosion à notre goût, à notre gré. Vivement une jeunesse avec un rendement absolu.

Cette idée d'avenir me ferait-elle sourire ? Un peu mais je me souviens d'une histoire vécue par Clément Bérard et je la reprends de son livre sur le Vieux-Pays pour vous la conter. Elle est révélatrice d'ailleurs du caractère valaisan. Ce sera mon histoire, exemplaire ou pas, pour la rentrée des écoles.

Le plus doué des petits bergers de chèvres et de veaux d'une localité s'était assis pour la première fois sur les bancs de l'école. Il avait quitté ses pâturages et je ne vous cache pas que cela commença étrangement. Quand le maître arriva, il nomma les lettres, les voyelles a, e, i, o, u. Et toute la classe amusée, émue, répéta : a, e, i, o, u. Seul Pirrotin ne dit rien : la tête baissée, il observait le plancher et se taisait.

Et le maître l'appela gentiment : « Allons, Pirrotin, dis a ! » mais le gamin ne soufflait mot. Le régent le questionna en patois et le têtard enfouit sa tête dans les épaules en fronçant le sourcil. Premier exercice de lecture et dix exercices de lecture ! Quotidiennement le maître le reprit et de cent façons différentes.





Le muet ne remua jamais les lèvres. Les jours passaient, la patience du maître fut à bout, mais l'incorrigible marmot n'avait pas encore nommé a, la lettre surmontée du chat qui fait ronron.

Chat : a ! Non pas encore !

Enfin la commission scolaire vint visiter l'école et l'instituteur présenta à l'autorité supérieure l'élève phénomène.

M. le curé interroge l'enfant, mais ses questions n'obtiennent guère plus de succès que celles du maître : l'enfant ne l'entend pas. Il ose résister ouvertement à un prêtre.

— Cette lettre est un a dit le curé en colère.
Répète : a.

La bouche du garçon cette fois s'ouvre et clame aux inspecteurs stupéfaits.

- Na djio pas ! (C'est-à-dire : Non, je ne dis pas.)
- Comment, tu ne veux pas dire !
- Na djio pas !
- Tu ne veux pas dire ?
- Na djio pas !

— Et pourquoi, puisque tu sais ?

— Parce qu'après on me fait encore dire e.

Nous sommes tous à l'école du monde moderne en suractivité, en surexpansion, mais la paix ni la prudence ne sont les vertus cardinales de ce monde. Nous voulons bien faire nos classes, être promu, mais il est peut-être sage dans ce domaine de ne pas gober toutes les ambitions et ne pas trop admirer certains maîtres.

On peut se dire et leur dire de temps en temps pour notre propre équilibre : « Non, je ne veux pas », et partir à la chasse.

Maurice Chappaz

Les petites filles



*Elles habitaient une maison rose
Nommée le Paradis
Et portaient des tabliers rouges
Qui n'étaient pas assortis.
Elles avaient des yeux marrons
Et des cheveux blonds
Je les aimais.*

*L'une surtout
Qu'un jour je rencontrai
Pleurant de froid sur la route
Avec un sac qui traînait
Un sac beaucoup trop lourd.
Je dépliai mon mouchoir et je la mouchai.
— Tu as du chagrin ?
Mais elle ne pouvait me répondre
Elle parlait une autre langue.*

*Je ne saurai jamais comme elle s'appelle
Ni l'âge qu'elle a.
Mais ses yeux m'ont dit tant de choses
Ses yeux ont éclairé
Tant de rues et de vergers
Que je pourrais, fermant les miens
Et lui tendant la main,
Traverser le monde.*

S. Corinna Bille.

Enfants d'Hérémence

Enfants d'hier devenus grands, enfants d'aujourd'hui qui continuent le fil magique et qui, un jour, le cèderont à d'autres, pour moi votre histoire commence auréolée de la couleur chaude du pain de seigle. Était-il plus savoureux à Hérémence qu'ailleurs ? Je crois plutôt que cette préférence provenait de l'attrait du chemin ou de l'eau rêveuse du bisse qui ne le quittait pas. Notre chalet était situé à cet endroit retiré des Mayens-de-Sion où la montagne tourne pour s'engager dans le val des Dix, et c'était le plus souvent de ce côté-là que nous allions aux provisions, quoique la distance en fût passablement plus longue.

Le chemin arrivait au sommet du village et le traversait de haut en bas, suivi de sa fine poussière estivale. Silencieuses étaient les premières maisons. Un silence qui ne demandait rien à personne, instruit d'âge en âge par la pierre et par le bois... C'était une porte arrondie, encadrée de guirlandes peintes, avec un escalier étroit qui grimpait contre la façade. Sur l'une des marches, deux enfants assis, le frère et la sœur, lui à peine plus grand qu'elle. Il la tenait par la main d'un air protecteur. Cinq et six ans peut-être. Lui, coiffé d'un chapeau d'homme qui lui tombait sur les sourcils, elle, avec son chignon tressé derrière la tête, les joues fraîches comme des pommes du mois d'août. Il était rare de ne pas les voir, et lorsque, par hasard ils manquaient, cette absence jetait une ombre sur tout le village, et nous éprouvions une sensation de froid comme à l'approche d'une triste nouvelle.

Je les revois, vêtus de leur clarté d'enfance. Non, je n'ai pas oublié la longue jupe sombre de la petite fille, ni le pantalon brun en drap épais du petit garçon, ni leurs souliers montants

aux larges semelles garnies de clous. Mais tout ceci, bien que typiquement couleur locale, s'estompait derrière la première impression.

Ils nous saluaient d'un « adieu » chantant. Lui d'abord, elle ensuite. Puis ils baissaient-timidement les yeux. La petite se serrait plus près contre son frère. De quel monde fragile et merveilleux les tirions-nous ? De quelle légende très ancienne et très vraie arrêtions-nous le cours ? Ils continuaient de tenir pudiquement leurs paupières baissées, et nous savions qu'ils ne les relèveraient que lorsque nous aurions passé. Qu'étions-nous pour eux, sinon des étrangers ? (des « messieurs », comme ils disent là-haut), et doublement étrangers puisque nous étions par surcroît des grandes personnes. Donc, doublement fermées à leurs songes. Ils ne pensaient pas (aucun enfant n'y pense), que ces grandes personnes avaient eu leur âge un jour, qu'elles avaient, elles aussi, connu le domaine enchanté, et qu'il se pouvait qu'elles n'en fussent jamais tout à fait sorties. Ils n'y pensaient pas, et sans doute était-ce mieux ainsi, car il y a loin de la périphérie au cœur de ce domaine. Comment s'y aventurer sans risquer d'en flétrir l'herbe tendre ?

Il y avait encore beaucoup d'autres enfants à Hérémence, et la plupart de ceux que nous avions l'habitude de voir me sont restés vivants : ces fillettes qui tricotaient en marchant la taille serrée dans leur caraco noir, petites femmes en devenir, déjà conscientes de leur tâche ; ces garçons aux pas sonores, menant par la bride le mulet chargé de foin ; celui qui conduisait les chèvres tout au haut de la forêt de Mâche ; la petite blonde qui venait vendre des « embrunes » ; ceux qui chaque dimanche passaient au bas de notre pré, suivis de leurs parents.



Ils allaient boire un sirop aux Mayens-de-Sion, puis s'en retournaient. Le père portait le plus petit à califourchon sur son dos. Les filles entraînaient les ombelles dans les plis de leurs longues jupes. Leurs foulards de soie aux couleurs voyantes enthousiasmaient le soleil, ainsi que les rubans de leurs chapeaux hérémensards. Les garçons marchaient derrière, avec leur veston sur le bras, fiers de leur cravate en laine tissée.

Si parmi tous ces minois, j'ai gardé une sorte de prédilection pour les deux petits de l'escalier, c'est que leur présence au seuil du village avait quelque chose de particulièrement émouvant, de symbolique même. Ils représentaient l'enfance à son plus beau moment, ce moment trop éphémère qui possède le royaume des cieux. Ils étaient à la fois ce qui passe et ce qui demeure, puisqu'en ce temps donné, l'âme éternelle de l'enfance les habitait.

Mystérieuse timidité enfantine, je sais maintenant que tu ne peux être qu'un don de Dieu, et que plus forte que toutes les murailles, tu protèges un trésor incommunicable, une parole secrète qui chante au fond du cœur, si friable, si cristalline qu'il suffirait d'une note trop aiguë, d'un mot à équivoque pour qu'elle cesse d'exister.

T. Rich. J.



Les blousons gris

J'ignore si le Valais a des groupes de blousons noirs, mais je sais qu'il pourrait aligner une belle cohorte de blousons gris.

En juin, dès la fin des classes, quand la plupart des écoliers se demandent comment tuer le temps, nos blousons gris endossent un sarreau de travail et rejoignent leur patron temporaire ; commissionnaires à l'imprimerie, à la coopérative, à la pharmacie, ils ont un zèle qu'il fait bon voir.

Des fillettes s'engagent aussi comme vendeuses auxiliaires, comme bonnes d'enfants ou pour la cueillette des fruits.

J'ai trié les abricots côte à côte avec une adolescente d'un village, qui achetait ainsi la réalisation de son projet : aller cet hiver à Vevey à l'Ecole des arts et métiers. Je suis sans crainte pour elle. Si les professions semi-artistiques sont infestées de dilettantes et de velléitaires, elle n'en grossira pas le nombre. Elle ira vers le but choisi avec le même sérieux qu'elle mettait à son travail provisoire.



Quelles raisons poussent encore nos gamins à gagner de l'argent pendant les vacances ? Lisez leurs réponses : « Pour les parents. » — « Je donne à maman ; et puis je m'achète des habits. Et puis, comme ça, je suis occupée. » — « Pour les cadeaux de Noël que je ferai. » — « Pour m'acheter un appareil de photo. »

Voilà leurs motifs, des plus désintéressés aux plus personnels. Nos petits travailleurs invoquent encore tous une même raison : ils préfèrent s'occuper plutôt que de flâner sans but pendant ces longues semaines.

— Ne seras-tu pas fatigué à la fin des vacances ?

La réponse jaillit, un peu acide :

— Pas plus que ceux qui se grillent à la piscine !

La piscine, ah ! évidemment, la piscine, c'est le grand renoncement. Ils n'y vont qu'à la sauvette, les jours de congé ou entre deux horaires, comme des adultes. Encore sont-ils privilégiés, nos blousons gris citadins, car à la campagne, il n'est pas question de baignade. Un petit Bagnard, à qui l'on offrait des leçons de natation à Verbier, refusait à cause des regains à engranger. Et le dimanche ? Le dimanche, il aidait sa parenté, dans un hôtel.

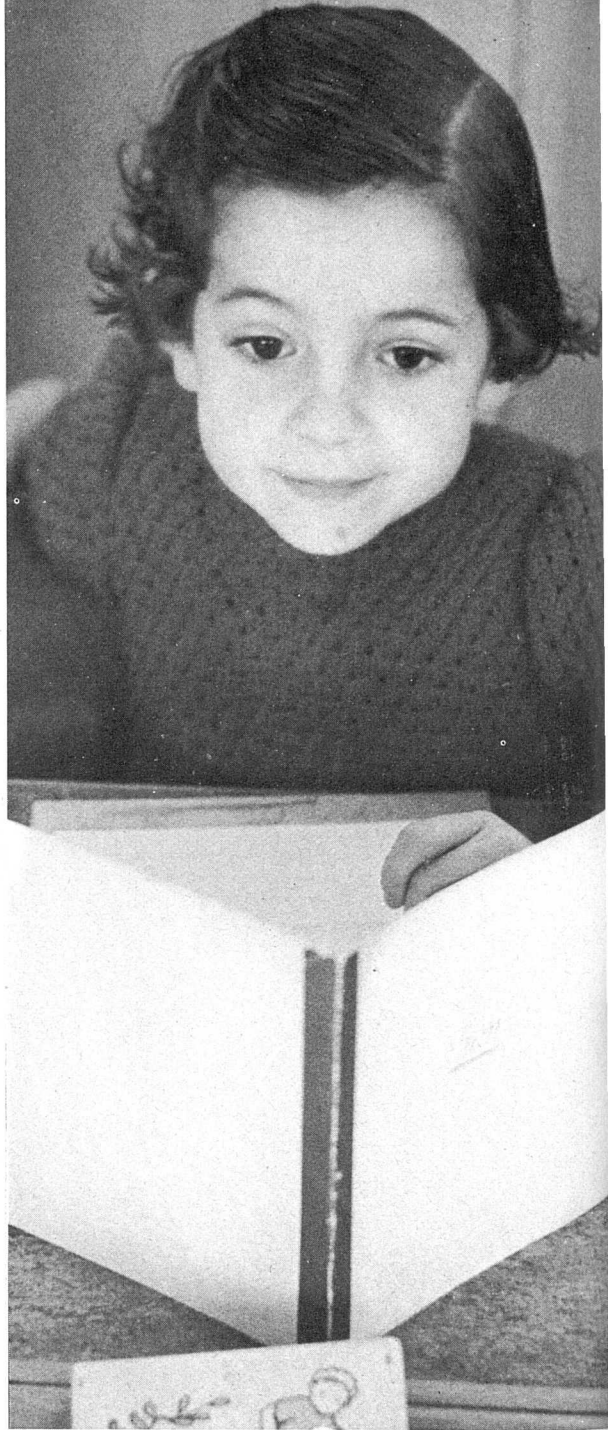
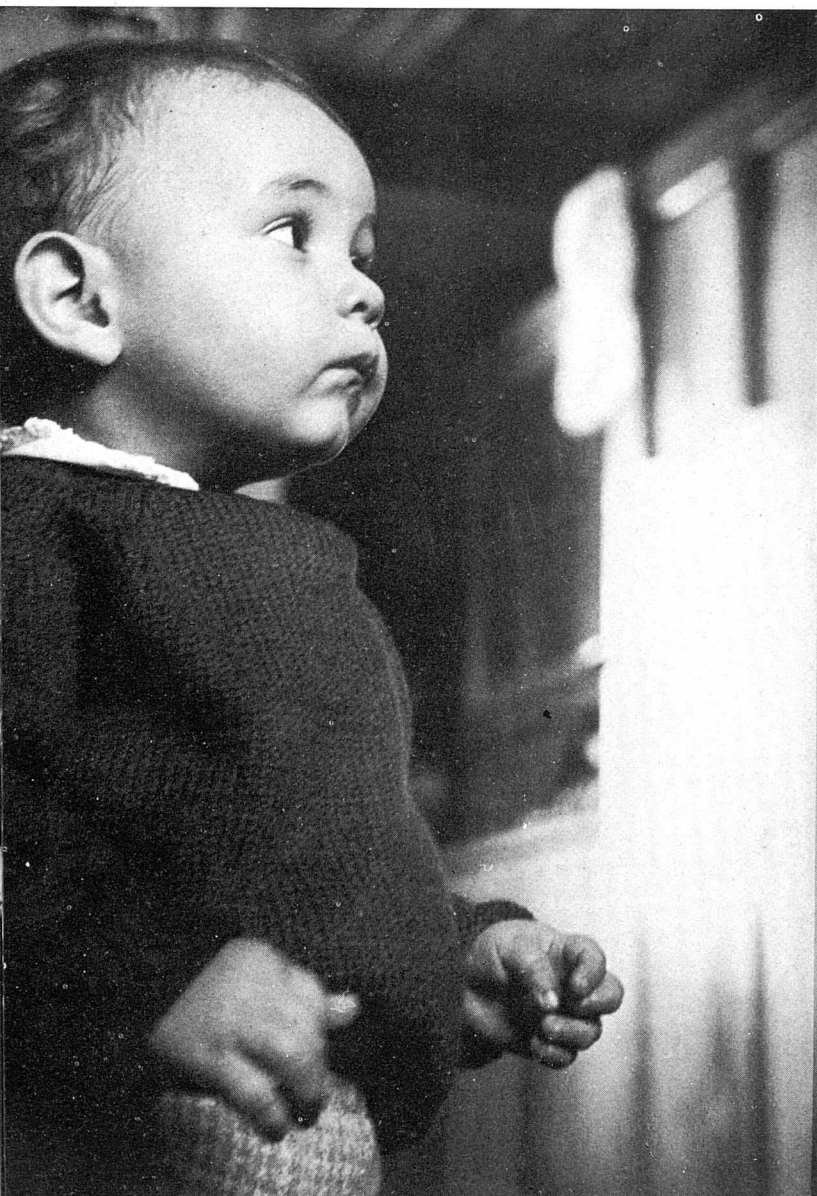
J'entends soupirer autour de moi : le travail, l'argent ne sont pas un but, ne les déifiez pas ! Mais j'ai trop d'atavisme paysan pour ne pas aimer ce cœur à l'ouvrage à l'époque où la nature elle-même fournit son gros effort. Et puis, ces blousons gris me paraissent être une heureuse compensation à la kyrielle de désœuvrés qui rôdent, dans nos rues, en quête du moindre effort.

Nos petits travailleurs, eux, se retrouvent à la poste à l'heure du courrier ; ils ont gardé jusque dans le travail le plaisir du jeu, et ils échangent des communiqués secrets sous le nez des croulants qui n'ont — bien sûr — jamais lorgné les filles ni appris le « dgue » :

— Ladga fidgi lledgue quidgui m'adga ditdgui bondgon jourdgour edgue lledgue s'adga pedgue lledgue édgué dithdgui. »

J. F. 77 d.





J'écoute

*J'écoute
Le souffle de la mer :
Ton souffle,
Le chant des enfants
Dans les cours :
Le tien.*

A un enfant

*Oh ! mon petit enfant
De joie et de douleur
Tu me regardes
De tes yeux qui ne sont pas de ce monde.
Tu penses que je suis une grande personne
Mais comme toi
Je suis une enfant
Et je ne sais rien.*

S. Corinna Bille.



De notre temps...

« Que pensez-vous des jeunes ? » nous dit-on souvent avec le secret espoir de nous entendre répondre d'un air navré : « Ne m'en parlez pas ! De notre temps !... »

Eh bien non ! Je ne tomberai pas dans le piège car, voyez-vous, de notre temps...

De notre temps, reconnaissons-le franchement, nous étions aussi turbulents, aussi fanfarons, aussi imbus de notre excellence que tous les jeunes gens du monde. Nos frasques n'étaient vraiment spirituelles que pour nous. Nos parents et nos maîtres murmuraient déjà avec mélancolie et commisération : « De notre temps !... »

De notre temps, parents et maîtres étaient des vieux, incompréhensifs, tyranniques et désespérément rétrogrades. Nous pensons avoir changé ça mais pour nos fils et nos filles nous sommes quand même en retard d'une génération, notre mentalité n'est pas la leur et malgré tous nos efforts, nous passons à leurs yeux pour des gêneurs. Nos écoles, aussi modernes soient-elles, resteront

pour eux des cages, nos conseils des vexations, nos ordres des brimades et l'argent de poche dont nous les gratifions sera toujours jugé insuffisant. Que faire ?

La jeunesse, dans son ensemble, n'est ni meilleure ni pire qu'aux époques antérieures mais le contexte très tonique où elle vit a changé. Nous pouvons l'observer en Valais.

Jusqu'ici les structures économiques et sociales avaient ménagé à notre jeunesse un épanouissement lent mais généralement harmonieux par une formation méthodique et traditionnelle. Dans une vie essentiellement agricole l'enfant prenait de bonne heure une part active au métier du père et à la vie commune de la famille, y développant ses aptitudes naturelles, du goût de l'effort, du travail bien fait et des responsabilités.

Avec la haute conjoncture, le pays s'est transformé au point que la famille n'est pas centrée sur une même profession. Les idées et connaissances, rapidement diffusées, tissent sur le monde un réseau dense mais superficiel de notions pas toujours bien comprises qui tiennent lieu de culture où les adultes eux-mêmes s'empêtrent. Le jeune homme, apte à saisir rapidement des données pratiques que la vie moderne lui propose, se contente volontiers d'un aperçu élémentaire, généralise et croit tout savoir.

Avec cela, les loisirs augmentent au point que certains sociologues parlent déjà d'une « culture des loisirs » caractéristique de notre époque. La haute conjoncture permet aux jeunes de disposer d'un argent assez vite gagné et assez abondant pour se passer mille fantaisies et les adultes sont là pour leur apprendre que l'économie est un leurre. Par ces facteurs réunis la jeunesse se trouve tentée au-delà de sa capacité de résistance morale et perd la juste appréciation des valeurs.

En cette période de transition où se trouve le Valais, nous devons nous préoccuper de fournir à notre jeunesse, à côté de l'enseignement sérieux qui lui est de plus en plus prodigué, des occasions de loisirs intelligents où son désir d'action trouvera à s'exercer pour le plus grand bien de sa santé morale. L'initiative privée a déjà largement pris les devants, mais il faut que les pouvoirs publics s'avisent de ce nouvel aspect du problème de l'éducation. Non pour instaurer un dirigisme pire que la peste, mais pour aider plus efficacement les efforts en cours et favoriser l'éclosion de nouvelles solutions.

Nantis de responsabilités à leur taille, orientés vers un idéal capable de soutenir leur enthousiasme, guidés dans le choix de leurs options et encouragés virilement dans leurs efforts, nos jeunes aborderont la vie sans angoisse de telle sorte qu'ils pourront dire un jour, non sans un brin de mélancolie : « De notre temps... »

De P. P. S.



Mon cher,

Errare humanum est, perseverare diabolicum. (Tu chercheras la traduction dans la partie rouge du « Nouveau petit Larousse illustré », dont je possède la 368^e édition.)

J'ai donc décidé de persévérer à t'écrire et tant pis pour le diable que je ne peins sur les murailles que dans les grandes occasions, au Grand Conseil par exemple.

C'est pourquoi je vais t'annoncer des événements qui ne sont pas tous banaux. (Voir également le Larousse).

Ainsi nous sommes tous ici dans la fièvre au sujet d'une certaine élection au Conseil fédéral. Passera ? passera pas ? Je n'en sais rien, à vrai dire. Tu seras fixé vraisemblablement en même temps que moi.

Un proverbe dit « qu'au mariage et à la mort le diable fait son effort ». — Toujours le diable ! — On devrait ajouter encore « aux élections », car si jamais les cribles fonctionnent, pour ne pas dire les « tamis », c'est bien en pareilles circonstances, et, le démon aidant, c'est bien alors que tout ressort, y compris cette cravate mal ajustée qu'en telle occasion « il » porta ! (C'est moi qui invente l'exemple.)

Il y a quelque vingt ans un conseiller fédéral se vit reprocher le port d'un béret basque, alors qu'il était en vacances. Et ce reproche le suivit jusqu'à sa démission, pour ne pas dire jusqu'à sa tombe.

Pour y revenir, un confrère pince-sans-rire a rappelé récemment que le Valais avait l'habitude de fournir les électeurs et d'autres cantons les magistrats. Un Genevois m'a fait remarquer que nous leur fournissions la moitié des cafetiers. Qui vivra verra.

Cela n'empêche pas la vie de suivre son cours.

Les hôtels d'été se vident de leurs clients après avoir, en somme, assez bien « travaillé » comme on dit dans la branche.

On est, par contre, plus perplexe sur le personnel hôtelier, si difficile à trouver que le directeur d'une grande maison avait, paraît-il, affiché dans les chambres l'avis suivant : « Soyez gentils avec les employés, ils sont plus rares que les clients ! »

Simultanément, la vie valaisanne connaît une animation d'un autre genre qu'il faut appeler sans ambage un branle-bas de combat, s'agissant de la mobilisation d'un grand nombre de soldats.

Comme ils ne vont presque plus à pied sauf quand il faut véritablement chercher l'introuvable ennemi en temps de manœuvres — et là il paraît que les pieds en ont pris quelque chose — ce fut une merveilleuse occasion d'encombrer les routes dont on aurait dit qu'elles n'attendaient que cela.

Comme on n'exerce plus le « portez-arme » ni le pas cadencé, autrefois reconnus comme indispensables à la formation du militaire, on n'en a que plus de temps pour s'entraîner à cette allure « para » dont le seul vocable sucita, il y a peu de temps, de virulentes diatribes dans les journaux.

Je t'épargnerai les récits d'exploits accomplis, car ils entreront bientôt dans l'histoire avec des milliers

d'autres, dont les miens, bien entendu, qui ne le cèdent en rien à ceux dont se vantent les « bleus » d'aujourd'hui. Nous fûmes tous des héros, c'est clair, dans ce pays qui ne vit jamais d'esclaves et depuis longtemps plus de guerre.

Notre presse qui s'illustre toujours plus — j'entends par là qu'elle publie de plus en plus d'images — a pris sur le vif le maximum de militaires de tous grades buvant des verres seuls ou en société, voulant sans doute nous démontrer que c'est bien encore cela l'occupation dominante d'un cours de répétition.

A noter, d'ailleurs, que même en dehors du militaire une photo sur deux nous montre un magistrat ou plusieurs le verre à la main de sorte qu'ils devront bientôt se réfugier dans les arrière-cuisines pour se désaltérer incognito !

Mais revenons au militaire. Ce qui me frappe toujours, ce sont les jours de rentrée avec des sacs et des fusils qu'on a enfin le droit de mal aligner... devant les cafés. Aujourd'hui ce sont des fusils d'assaut, armes redoutables, que l'on voit traîner ci et là comme s'il s'agissait d'inoffensives arbalètes ! (Que dirait Guillaume Tell ?)

Et dire qu'il y a des Suisses qui vont jusqu'en Finlande pour prendre des leçons de paix !

C'est aussi la rentrée des écoles, en ce mois de septembre. Et tous ces gosses, avec d'autres sacs, n'ont pas moins d'allure. Ils témoignent aussi bien de l'inefficacité des malthusiens que de la parfaite organisation de la scolarité gratuite et obligatoire.

On s'apprête à ce propos, chez nous, à voter une nouvelle loi scolaire qui va nous valoir une pléiade de nouveaux phénix, les économistes ayant réussi à persuader les édiles que nous manquions de têtes, les bras nous étant fournis par les Italiens et les Espagnols, en attendant les Grecs, les Turcs et les Arabes de toutes sortes de pays.

Mais j'en ai assez dit pour un lundi du Jeûne, jour férié pour tous ceux qui jouent déjà sur les deux tableaux des fêtes catholiques et protestantes, ceci en prévision des résultats du Concile œcuménique !

Il est vrai que le dimanche du Jeûne, même pour ceux qui ne vont pas au Comptoir de Lausanne, mérite bien un jour de congé pour se reposer de plantureux « déjeuners » organisés à cette occasion. Je me suis vu moi-même dans l'obligation de décliner une invitation à une « raclette du Jeûne » traditionnellement organisée par un sympathique groupement !

Je n'étais, en effet, pas arrivé à comprendre cette assimilation d'idées, car enfin, le jeûne, j'ai cru que cela consistait à autre chose !

Mais je n'y comprends pas plus en cela qu'en football dont la saison vient de commencer avec fougue. Moi, je m'amuse à comparer dans les journaux, ce que personne ne fait sans doute, les pronostics du vendredi et les résultats du dimanche. Essaie une fois ! C'est vraiment divertissant.

Bien à toi et aux vendanges !

Chronique du Café de la Poste



C'est l'insomnie due à une rage de dents qui permit à Pascal de découvrir le principe du calcul des probabilités. Souffrant du même mal, je me suis rappelé ce grand exemple. Mais que reste-t-il à inventer ? La bombe atomique me semble être un aboutissement de la pensée humaine. Que faire pour occuper ces heures sombres qui me séparent du matin et de la chaise du dentiste ? Fumer ? Les mégots emplissent déjà deux cendriers. Lire ? J'ai dévoré un roman policier et c'était le dernier de ma réserve. Quant à m'attaquer aux ouvrages sérieux, non merci. A chaque virgule mon nerf malade crie et me fait perdre le fil. Il ne me reste plus que d'écrire.

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi bien tranquille...

... pendant que je raconte l'histoire d'Oscar, le maçon du Café de la Poste.

Gagné par la contagion, il décida de prendre des vacances. Il racla bien proprement sa trueller, la rangea dans sa boîte et s'en fut annoncer la nouvelle à sa femme.

— Nous partons demain matin pour un tour de Suisse. Prépare une valise.

A son fils, il ordonna de remplir une caisse de bouteilles et de la placer dans le coffre de la voiture. Puis il se rendit chez le coiffeur et, sur le chemin du retour, fit quelques haltes dans les cafés du village. Il s'endormit l'esprit léger.

Le lendemain, très tôt, il embrassa ses enfants, leur recommanda de ne pas sortir le soir et, sifflant le « Temps des cerises », s'élança sur la grand-route. Madame, heureuse, l'accompagnait en sourdine.

Ils gravirent des cols, reconnurent la source du Rhône et envoyèrent des cartes postales à toutes leurs connaissances. Que la vie était belle !

Traversant la Suisse primitive, madame put s'extasier devant les géraniums aux fenêtres. Lui, les jardins potagers et surtout l'impeccable alignement des perches de haricots le ravissaient.

— Regarde ça. Au cordeau qu'ils les alignent. Au théodolite ! Vois-tu, ma femme, en Valais on croit qu'on est les premiers, les meilleurs. Mais ces Confédérés-là, ils nous donnent des leçons. Quelle conscience, quel souci du détail, quel fini même dans les plus petites choses. J'en suis renversé.

Dans une auberge, au bord du lac, ils mangèrent des filets de poissons.

— Et ils savent aussi cuisiner, dit madame.

Vers le soir, fatigués mais toujours heureux, ils s'arrêtèrent dans un petit hôtel où le géranium était particulièrement abondant.

— Que c'est beau ! soupirait madame.

— Quand on sera de retour, on s'en achètera une brassée, dit Oscar.

Au souper, Oscar commanda trois décis de fendant.

— Santé, dit-il à la cantonade. Puis il fit la grimace. Qu'est-ce que c'est que cette bibine ? Patron !... Vous osez appeler ça du fendant ? C'est du vinaigre ! Je suis Valaisan et je vous dis que jamais une vigne de chez nous ne s'abaisserait à produire un tel liquide. Vous souriez, monsieur ! Vous ne me croyez pas ? Eh bien ! je vais vous montrer immédiatement ce qu'est un vrai fendant... Ma femme, va me chercher une bouteille dans le coffre. Nous verrons si ce monsieur sourira encore quand il aura fait la comparaison.

Madame, obéissante, s'en fut vers la voiture. Elle revint au bout d'un moment, les mains vides.

— C'est toi qui as la clef du coffre ?

Oscar eut beau fouiller son portemonnaie, les poches du pantalon, de la veste, du gilet, la clef n'y était pas.

— Va voir encore dans la valise.

Elle n'y était pas non plus.

Pauvre Oscar ! Il jura, accusa sa femme de négligence, cria au sabotage et dut finalement bredouiller des excuses au patron qui assistait, narquois, à toute cette agitation.

— Ach, les Welsches, tous les mêmes !

Le couple, lui furieux, elle très ennuyée, fit rapidement retraite dans sa chambre.

Le matin, très tôt, Oscar annonça :

— Nous rentrons en Valais.

Il n'avait pu digérer sa honte. Ils retournèrent par le même chemin. Mais tout était changé. Les prés leur paraissaient trop verts et les géraniums trop rouges. L'alignement des perches de haricots lui courait sur les nerfs, à Oscar.

— Tu vois, ma femme, ces gens sont mesquins. Ils accordent plus d'importance aux petites choses qu'aux grandes. Ils n'ont aucune imagination. Aligner des perches de haricots, c'est tout ce qu'ils savent faire.

Il faisait chaud, très chaud.

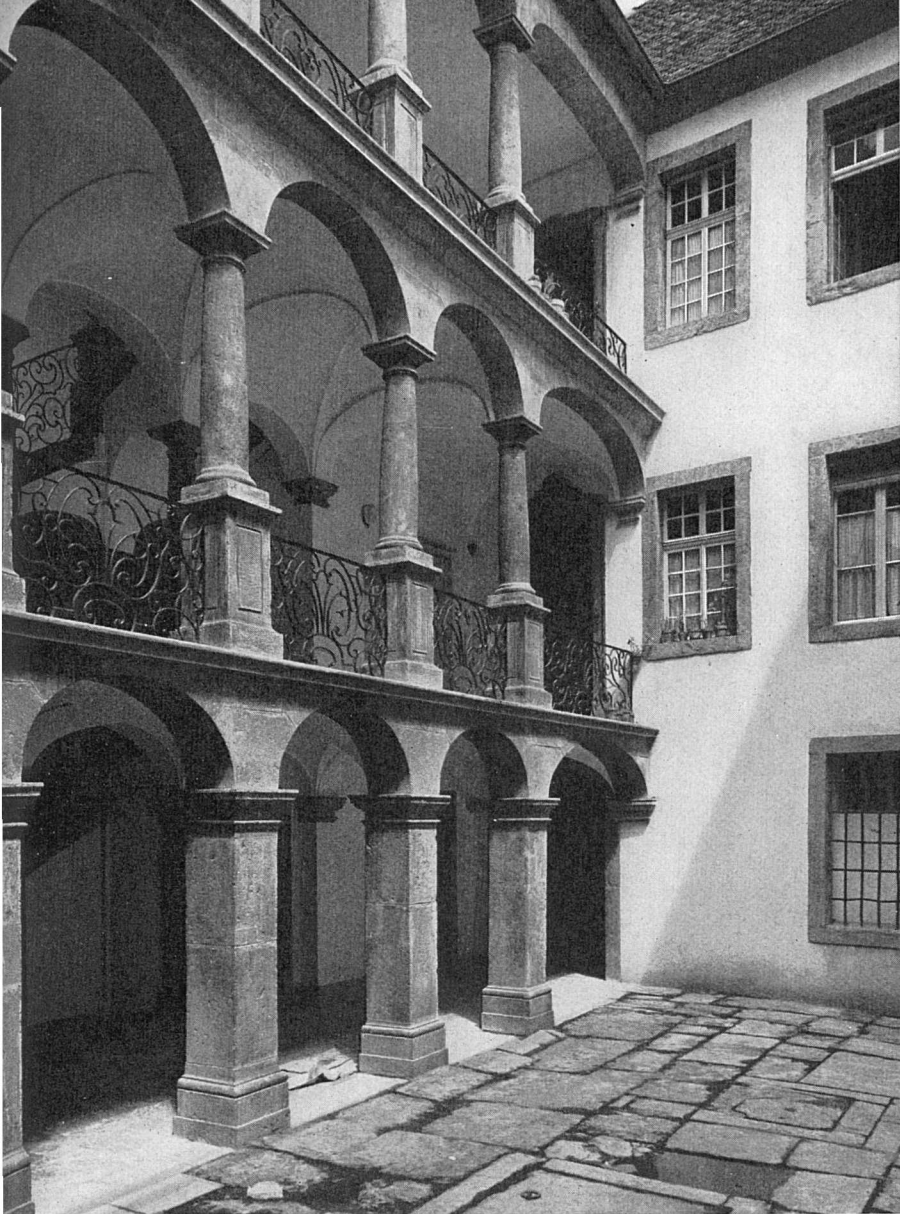
— Dire qu'on a toutes ces bouteilles et rien à boire.

Ils arrivèrent chez eux, la nuit tombée. Evidemment personne ne les attendait. La maison était vide. Sur la table de la cuisine la carte postale qu'ils avaient postée la veille : « ... temps magnifique, pays splendide, gens sympathiques ». A côté, la clef oubliée. Oscar s'en empara.

— Je vais en vider une entière, dit-il.

Il se précipita sur le coffre, l'ouvrit. O comble de dérision ! Le coffre était vide. Le fiston avait oublié d'y mettre la caisse de bouteilles.

J. Carru Ho



Hôtel Macognin de la Pierre à Saint-Maurice, cour intérieure

Le Valais au siècle de Jean-Jacques

*Emile Biollay réfute
la thèse de la pauvreté :*

**Le Valais du XVIII^e
était luxueux et érudit**

« Notre grand siècle, je veux dire le XVIII^e siècle... » Cette formule d'Emile Faguet, si elle prête à discussion pour la France, est d'une vérité frappante, appliquée à notre petit pays. C'est au XVIII^e siècle que le Valais est entré dans la littérature internationale par la plume de Jean-Jacques Rousseau. En des pages célèbres et souvent citées, l'illustre Genevois a chanté avec enthousiasme la beauté de nos sites. Depuis la « Nouvelle Héloïse » on n'a fait que reprendre les idées et les mots mêmes de Rousseau sur le Valais : « mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée », paysages « contrastés », terre « en opposition avec elle-même », réunissant « toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des

terrains contraires sur le même sol... » Là-dessus, tout le monde est d'accord.

Ce pays qu'habite un peuple heureux, ami de la simplicité

Mais on est moins unanime dans l'approbation lorsque Rousseau décrit la félicité et la prospérité du peuple valaisan, en des pages que nous avons résumées dans notre hymne national : « Pays qu'habite un peuple heureux, ami de la simplicité ». On ne peut y voir, de la part du philosophe, qu'une illustration toute théorique de ses idées fameuses sur les bienfaits du retour à la nature. On lui oppose d'effroyables descriptions de voyageurs qui, en Angleterre, auraient vu toutes

les Anglaises rousses, et qui virent tous les Valaisans goitreux et crétins. Sur-tout on doute que le Valais ait été riche au XVIII^e siècle, parce qu'il se révèle pauvre au XIX^e. C'est oublier que dans une économie essentiellement agricole, l'augmentation de la population rompt brusquement, à un point donné, l'équilibre entre les ressources du pays et les bouches à nourrir. C'est oublier aussi que le XIX^e siècle avait perdu les revenus importants qu'apportait au Valais le service mercenaire à l'étranger, ce tourisme à l'envers. Bref, ce qui fut vrai au XIX^e siècle, la pauvreté valaisanne, ne l'était pas au XVIII^e, étant bien entendu que la richesse est une notion relative. Le Valais de Rousseau doit être comparé à l'Europe de son temps, non du nôtre.



Le colonel Maurice de Courten au service de la France, à Fontenoy

Les prévôts exploitent un mauvais filon, mais la vie de l'esprit est aussi développée que dans toute autre région de cette brillante Europe

Si au XVIII^e siècle, les évêques de Sion ne semblent pas avoir brillé d'un lustre particulier, les prévôts du Grand-Saint-Bernard se montrèrent, en revanche, singulièrement actifs, notamment le Valdôtain Louis Boniface, qui fut « un théologien et un homme d'affaires doublé d'un juriste », le Français Claude-Philibert Thévenot, qui obtint de Rome le privilège de la mitre et de la crosse, et le Valaisan Louis-Antoine Luder qui « consentit que la maison prît quelque intérêt à l'exploitation de la mine de plomb et d'argent, à l'Isle-Bernard » comme le dit suavement un chanoine de ses contemporains. Hélas ! le filon n'étant pas bon, les bâtiments construits furent abandonnés et des religieuses françaises (dont la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé) furent toutes heureuses de s'y installer sous la Révolution.

Au XVIII^e, le Valais, comme le reste de l'Europe, vit à l'époque des Lumières. Et les formes politiques y sont aussi contestées que partout ailleurs. Les patriotes du Haut-Valais, qui ont pu arracher à l'évêque de Sion la souveraineté de l'Etat, défendent vigoureusement leur récente conquête contre toute tentative de retour en arrière, et l'on a retrouvé un véritable « caté-

Eh bien ! Rousseau avait raison. Il voyait juste, la prospérité valaisanne était une réalité.

Richement ornés, sanctuaires et demeures des nobles traduisent la prospérité du pays

La meilleure preuve nous en est donnée dans les innombrables sanctuaires que le XVIII^e siècle a construits jusque dans les moindres hameaux de nos montagnes. Et quelles églises ! Quelles chapelles ! Des autels baroques sculptés, ruisselants d'ors, peuplés de statues, ornés de tableaux ; des chaires monumentales, sculptées elles aussi ; des grilles en fer forgé ; des voûtes peintes ou décorées de stucs ; de belles orgues, des fonds baptismaux imposants, de splendides crucifix les ornent à profusion. Qu'on les compare aux pauvres édifices du XIX^e siècle, d'un style si insignifiant ! A qui fera-t-on croire

qu'un art aussi somptueux ait pu se développer sur un fond de pauvreté générale ?

L'architecture civile révèle le même goût et le même luxe que l'architecture religieuse. De nombreuses demeures patriciennes du XVIII^e siècle font encore aujourd'hui le charme de nos villes et leur confèrent l'éclat de la richesse. A Saint-Maurice, l'hôtel des Macognin de la Pierre, avec sa superbe cour intérieure à galeries superposées, s'orne de trumeaux et de dessus de porte peints d'après Boucher, Fragonard et Lancret.

Tels furent les édifices religieux et civils où se sont plu ces crétins valaisans du XVIII^e siècle. Crétins ? Jamais le Valais n'a été intellectuellement aussi vivant, et dans toutes les classes de la population : clergé, noblesse, bourgeoisie et paysannerie. C'est l'époque où un Luis Tousard d'Olbec, né Parisien (1757) et de famille noble, n'hésitait pas à se fixer en Valais et à y devenir « patriote » et bon serviteur de la République.

Médaillons de la chapelle d



chisme d'instruction civique à l'usage des jeunes Valaisans » conscients de leurs droits. Dans le Bas-Valais, la fermentation des idées n'est pas moins intense. Elle aboutit en 1790 aux troubles de Monthey, provoqués par l'affaire Bellet, troubles populaires auxquels succédèrent des revendications pleines de sagesse et de dignité lorsque les notables prirent la tête du mouvement.

**Une société très cultivée,
industrielle, tapageuse,
anime le Valais du XVIII^e.
Où sont les crétins ?**

Les milieux aristocratiques foisonnent alors en personnalités de premier plan, qui se distinguent dans tous les domaines. C'est ainsi que la famille de Rivaz orne coup sur coup le Valais, en 1751, d'un Anne-Joseph qui sera un mémorialiste remarquable et méritera le titre de « père de l'histoire valaisanne » ; en 1752, d'un Isaac, homme de science et inventeur extraordinaire (notamment d'un moteur à explosion) ; en 1753, d'un Charles-Emmanuel, grand seigneur libéral et homme d'Etat exemplaire, pour ne rien dire d'un Pierre-Emmanuel, né en 1745, qui ne fut que général français.

Et ces nobles avaient une culture qui ne le cédait en rien à celle de leurs contemporains des autres pays



Une Valaisanne du XVIII^e : « La Dame au masque », dans laquelle on identifie Fanchette de Rivaz

saint-Antoine à Reckingen



d'Europe. Pierre-Emmanuel, le général, souscrivait en 1770, chez Grasset, à Lausanne, à une édition des œuvres complètes de Voltaire en 36 volumes. Son cousin, Charles-Emmanuel, laissait à sa mort une bibliothèque remarquable, dont 3596 volumes se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque cantonale de Sion. Le baron Gaspard Stockalper de la Tour, aristocrate-businessman, doué d'un génie commercial extraordinaire, s'était constitué aussi, à Brigue, une bibliothèque où, à côté de l'histoire et du droit, la navigation et le commerce international étaient traités en de savants ouvrages. A Sierre, le comte Pancrace de Courten (1720-1789) avait une bibliothèque connue pour ses belles reliures.

L'Eglise n'est pas le seul tremplin

Les éléments populaires, qui accédaient à la culture grâce à l'état ecclésiastique, se faisaient aussi remarquer par la vigueur de leur vie intellectuelle. Parmi ceux qui ont laissé des écrits intéressants, on citera le Père Joseph Biner de Gluringen (1697-1765), jésuite, théologien et polémiste, qui fut professeur à l'université de Dillingen ; l'abbé Etienne Gard, de Bagnes (1719-1758) qui fit ses études à Besançon et à Vienne, et dont l'« Histoire de mes voyages », récemment publiée, révèle un grand reporter, passionné de géographie humaine ; l'abbé Jean-Maurice Clément, de Champéry, (1736-1810), esprit encyclopédique. Simple vicaire

à Val-d'Illiez, il s'était aménagé une bibliothèque de 4500 volumes, dont la liste nous est parvenue, mais sa correspondance prouve qu'il en a lu beaucoup d'autres. Il avait aussi constitué des collections de papillons et d'insectes qui faisaient l'admiration de ses contemporains. Comme naturaliste, il fut cependant totalement éclipsé par le célèbre prieur de Martigny, Laurent Murith, de Sembrancher (1742-1816). Ces prêtres éclairés, bien loin de verser dans les idées du temps, étaient tous de fidèles défenseurs de la foi catholique.

L'Eglise n'était pas le seul moyen dont disposait l'homme du peuple pour s'élever socialement. Un Antoine Augustini, fils d'un colporteur italien établi à Loèche et né lui-même en Italie d'une mère valaisanne, en 1743, sera naturalisé et deviendra avocat. Travailleur et ambitieux, il jouera à la fin du siècle un rôle politique de premier plan, sera élu grand bailli en 1802, et la Diète valaisanne lui décernera en 1803 le titre d'Excellence. Il mourra riche et marquis piémontais...

Les arts plastiques n'étaient point confinés dans les musées, ils étaient présents dans la vie de tous les jours

Mais comment le peuple, demeuré en grande partie analphabète, pouvait-il avoir accès à la civilisation raffinée du XVIII^e siècle ? La vérité oblige à dire qu'il participait davantage qu'aujourd'hui à la vie de l'esprit. Les arts plastiques n'étaient point confinés dans des musées, ils étaient présents et vivants dans tous les villages et jusque dans les moindres hameaux par le moyen des églises et des chapelles. Et les villages produisaient à leur tour une élite surprenante d'artisans et d'artistes. Dans la vallée de Conches, Selkingen fut la patrie du grand sculpteur Johann Ritz (1666-1729), dont le fils Jodok (1697-1747) fut également sculpteur. A Reckingen, Matthäus Carlen (1691-1749) fut le fondateur d'une célèbre dynastie de facteurs d'orgues, à côté de laquelle il faut encore citer, dans le même village, celle des Walpen, qui ont donné aussi un fondeur de cloches. Vers 1700, un autre grand sculpteur, Anton Sigristen, naissait à Brigue, fils lui-même d'un sculpteur de talent. Tous ces artistes travaillaient en commun, en «Arbeitsgemeinschaft», avec des menuisiers, des doreurs, des peintres, etc., dont les noms nous sont parvenus.

Il faudra attendre la fin du XVIII^e siècle pour que naisse, à Oberwald, le célèbre peintre Laurent Ritz. Mais les tableaux d'autels de ses devanciers prouvent que ceux-ci savaient s'inspirer des œuvres géniales de maîtres comme Rubens : leur art était donc greffé sur le grand art européen. Souvent, d'ailleurs, ces peintres étaient des étrangers, venus d'Italie, comme Bartholomäus

Jachimus, de Macugnaga (chapelle d'Imfeld, près Törbel, 1734), ou de France, comme Melchior Wyrsh, un Suisse établi à Besançon (chapelle Saint-Louis, de Vercorin, vers 1784), pour ne rien dire de nombreux Confédérés. L'exemple le plus étonnant de la parfaite symbiose de l'art valaisan du XVIII^e siècle avec les grands courants de l'art de l'Europe, nous le trouvons dans la délicieuse chapelle Saint-Antoine de Reckingen (1760-1770), toute ornée de médaillons et de rideaux peints qui en font un vrai petit théâtre rococo. Les personnages de ces médaillons, messieurs coiffés du tricorne, portant l'habit et la culotte

à la française, belles dames en robes à falbalas, soubrettes «ingénues», n'eussent pas déparé une comédie de Marivaux. Or c'est dans une chapelle villageoise, située à l'altitude de 1350 mètres, qu'on les trouve ! Mais peut-être n'est-ce pas un hasard.



Chapelle de Bettmeralp, détail du maître-autel (vers 1700)

L'engouement pour le théâtre
va de pair avec le goût
pour l'art baroque, qui fait de l'autel
une véritable scène où se joue
le drame de la Passion.

Le second moyen d'accès à la culture est, en effet, pour le peuple valaisan, le théâtre. Les collèges en sont les grands promoteurs. Professeurs et élèves fournissent à l'envi auteurs, musiciens, acteurs, metteurs en scène et décorateurs. Brigue eut un collège de Jésuites de 1662 à 1777 et Sion de 1734 à 1787. Mais les Jésuites avaient tenu d'autres établissements au XVII^e siècle à Ernen, à Loèche, à Venthône, à Saint-Maurice-de-Lagues, à Sierre et le théâtre était partout à l'honneur. On jouait certes beaucoup de pièces des révérends Pères, mais on jouait aussi Corneille (« Polyeucte » à Brigue en 1753, à Sion en 1789) et Molière (« Le Malade Imaginaire » à Brigue en 1787). Le drame « The Gamester » de l'Anglais Edward Moore (1712-1757) est donné à Sion en 1784 sous le titre de « Bewerley ». Cet engouement pour le théâtre va de pair avec le goût du

temps pour l'art baroque, si théâtral, qui fait de l'autel une véritable scène, où se joue le drame de la Passion.

Le pays le plus indépendant de toute la Suisse

La France, bien loin de mépriser notre petite République, décide d'y créer une législation permanente, distincte de son ambassade auprès des cantons suisses. Le 31 mai 1744 était nommé « Résident pour le Roi en Valais » le vicomte Pierre de Chaignon. Il vint s'y installer aussitôt, épousa à cinquante-six ans, à Saint-Pierre-de-Clages, Mlle Catherine de Quartéry, alors âgée de vingt-trois printemps, qui lui donna quatorze enfants. La « résidence » de Sion ne tarde pas à devenir un rendez-vous de l'élite intellectuelle. Bien des voyageurs s'y arrêteront : Jean-Jacques Rousseau, dès septembre 1744, le chevalier de Boufflers et le savant Albert de Haller en 1764, et beaucoup d'autres. A l'occasion de sa visite, Boufflers peignit sur toile le portrait du résident, et il brossa un très joli portrait littéraire de la

Valaisanne, qu'il publia à Paris en 1771, dans ses « Lettres à Madame sa mère » : « Je suis à cette heure dans le Valais, frontière de l'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse. C'est le seul où toutes les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits béguins de dentelle, et de petits chapeaux par-dessus avec des nœuds de ruban. » Jolie, la Valaisanne du XVIII^e, non ? Les portraits d'époque, qui abondent dans les demeures patriciennes en témoignent éloquemment.

Jusque dans les maisons paysannes, on trouve des portraits de style et des meubles finement sculptés

Mais on trouvait des portraits jusque dans les maisons paysannes. En novembre 1779, au village d'Ernen, Goethe lui-même « fut frappé de trouver des rangées de livres et de portraits dans la chambre où il descendit avec le duc Charles-Auguste de Weimar ; il fut étonné de voir des tables, des chaises, des armoires ornées de fines sculptures. Et la maîtresse de maison lui narra si poétiquement la légende de saint Alexis que Goethe ne put retenir ses larmes ».

Notre grand siècle ? Le siècle de Jean-Jacques Rousseau.

Eglise de Münster, autel Sainte-Catherine, par Johann Ritz, de Selkingen (1719)

E. Biolley

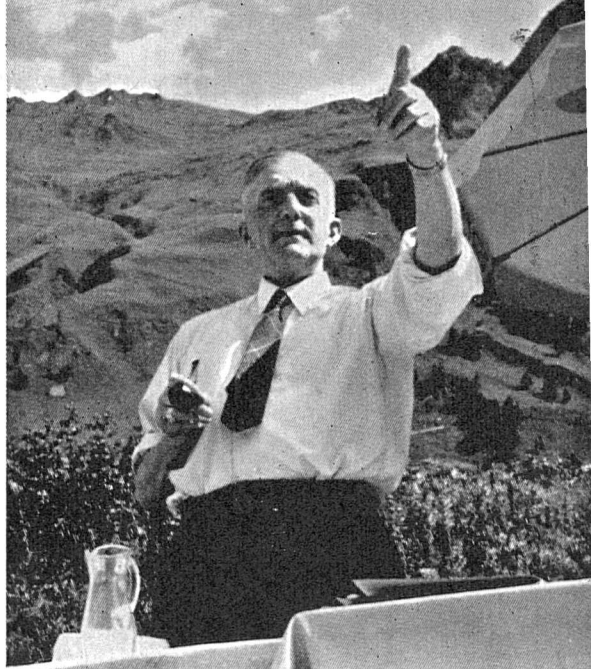
Sources : André Donnet, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954 ; Lucien Lathion, *Jean-Jacques Rousseau à Sion*, dans les « Annales valaisannes » d'octobre 1944 ; Albert de Wolff, *Le portrait valaisan* ; et les travaux publiés dans « Vallesia », bulletin annuel de la Bibliothèque et des Archives cantonales du Valais, par Rudolf Bruhin (1960), Albert Carlen (1950), Louis Carlen (1951), Pierre Devanthey (1959), André Donnet (1952 et 1962), Grégoire Ghika (1958), Louis Junod (1956), Henri Michelet (1962), Lucien Quaglia (1959), Marie-José de Rivaz (1947), Michel Salamin (1962), Othmar Steinmann (1952 et 1954), André Donnet et Charles Zimmermann (1959).

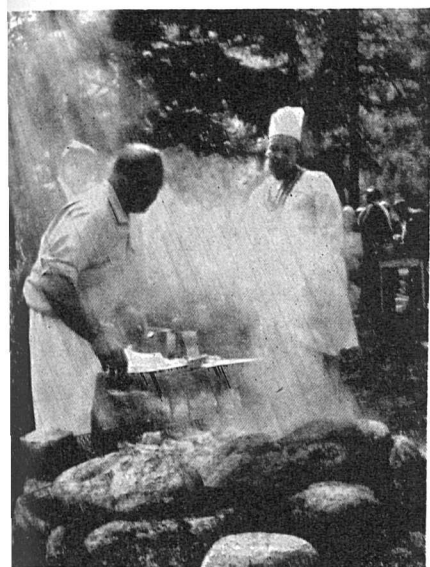
L'AVTP

Association valaisanne de tourisme pédestre dans le val Ferret

L'AVTP tient en partie ses assises — le mot s'applique à la lettre — dans une clairière de Ferret. Le président, M. Charles-Albert Perrig, domine la situation. « On vient de mettre notre sujet à la mode, dit-il, le doigt levé comme un poteau indicateur, mais nous pratiquons le retour à la nature depuis longtemps. »

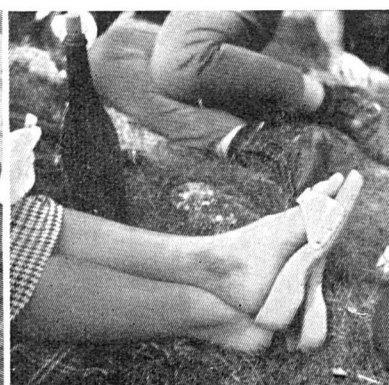
L'assemblée a constaté, à la lecture des comptes, que les moyens de l'AVTP sont modestes. Beaucoup trop modestes en regard de la tâche à accomplir, qui est de doter le Valais d'un réseau de sentiers pédestres sûrs et bien signalisés, et de l'entretenir. A cet effet, de nombreux étudiants et écoliers, ces « blousons gris » de Mme Zryd, prêtent leur concours en été. Ils y trouvent une occupation saine, utile et lucrative. Un nouveau grand projet est à l'étude, le raccordement du plateau de Montana-Crans à Loèche-les-Bains, par une corniche pédestre dont l'aménagement, toutefois, exige des fonds assez importants, qu'on espère réunir cette année. Pouvoirs publics, associations, entreprises et particuliers doivent comprendre que l'œuvre de l'AVTP est, dans un sens, plus nécessaire que la mécanisation du territoire. De plus en plus, le monde cherche à fuir les métropoles trépidantes et survoltées pour se réfugier dans la nature. L'AVTP ouvre ce refuge à tous. Il faut l'aider.





L'excursion traditionnelle se déroule à travers le plus charmant paysage. Prêchant d'exemple, l'association s'engage comme du temps de Töpffer sur le chemin alpestre et bavarde, observe, herborise en marchant.

Après le non moins traditionnel commentaire de M. l'abbé Dr Ignace Mariétan sur les particularités du site, l'assemblée s'est répandue sur le gazon, invitée à la détente et à une délectation gastronomique orchestrée par les maîtres-queux de l'AVTP, MM. Fritz Balestra, René Coquoz et Amédée Richard, qui officient en costume de cérémonie, le premier portant ici autour du col l'emblème de la Chaîne des rôtisseurs. Dans l'air vif, le fumet des viandes grillées se mêle aux parfums de résine. Et avec cela quelques bonnes bouteilles de fendant mises au frais dans le torrent... N'en serez-vous pas l'an prochain ?



A la rencontre des chamois

Mais où sont donc les chamois ? Lentement vous tirez une paire de jumelles de votre sac et commencez de scruter la montagne : des points roux égrenés le long de la pente, à quelque trois cents mètres, finissent par retenir votre attention. C'est à peine s'ils bougent et, sans vos jumelles, ils passeraient totalement inaperçus dans le décor d'éboulis. Quelques pas dans leur direction et brusquement les chamois s'animent, désertent les vires herbeuses et disparaissent comme par miracle dans un revers. Où sont-ils donc ? Ah ! les voici à nouveau un peu plus à gauche, groupés et parfaitement immobiles. Les méfiantes antilopes, alertées par votre silhouette, vous observent à leur tour. Soudain la chèvre de tête prend la direction du sommet, suivie aussitôt de toute la harde ! Mais votre immobilité la rassure, bientôt les bêtes s'arrêtent, quelques chamois se mettent à tondre les fins gazons, d'autres se couchent, des jeunes faons tettent leurs mères, cependant qu'une vieille bréhaïne monte la garde.

Après avoir soigneusement étudié le terrain et consulté la direction du vent, vous regagnez prudemment le pied de la montagne. Inutile d'approcher vos chamois de ce côté-là : des courants ascendants leur porteraient sans cesse votre odeur et vos efforts seraient voués à l'échec le plus complet. Mais en faisant un assez long détour et en gagnant le sommet de l'arête par le revers, peut-être parviendrez-vous à surprendre les bêtes depuis le haut, à contre-vent. Là est votre unique chance ! Alors, sans hésiter, vous tournez le dos à la harde et reprenez votre ascension hors de sa vue sur l'autre versant de la montagne. Pendant ce temps les chamois vont s'assoupir, ruminer et seule la silhouette de l'aigle risque alors de les déranger de leur sieste. Sous le rude effort de la grimpe, votre poitrine halète, vos mains s'agrippent aux touffes piquantes des fétuques, tandis que de nombreuses crottes, des traces fraîches de sabots sur le terrain soutiennent

vos ardeurs, soulèvent en vous cette petite joie sourde de l'approche que connaissent bien tous les chasseurs... d'images !

Attention, voici le sommet ; il s'agit de redoubler de prudence, car la moindre maladresse peut compromettre toutes vos peines. Avant d'aborder l'arête et de risquer un œil sur l'autre versant, reprenez donc votre souffle, montez votre téléobjectif et calmez votre bien légitime émotion. Enfin tout est prêt : lentement, très lentement votre tête émerge d'une roche ! Cette fois, par bon vent, la chance va vous sourire : à moins de quinze mètres, un dos roux rayé de noir — la fameuse raie dorsale du chamois — attire votre attention. L'animal, masqué à demi par le terrain, se repose, la tête tournée vers le bas. Sans aucun doute, d'autres bêtes broutent ou sont couchées non loin. Une fois encore, vous risquez un œil dans la pente, un doigt sur le déclic de votre Alpa. Les secondes passent, fiévreuses, presque inouïes...

Brusquement un son étrange, sorte de puissante plainte nasale, vous poigne le cœur ! A votre gauche, deux petites cornes noires encadrées d'oreilles pointues viennent de se profiler sur le ciel en même temps qu'apparaît un front pâle serti de brun et deux yeux sombres aux reflets de feu qui vous fixent avec une insistance gênante ! C'est un jeune mâle au poil ardent, aux muscles d'acier. D'où sort-il ? D'où vient ce faune cornu jailli tout droit de la rocaille ? Un nouveau chuinement vous lève comme un ressort de votre cachette : il faut faire vite, cadrer l'animal et presser sur le déclic avant qu'il ne bondisse dans la pente et n'entraîne toute la harde à sa suite. Par bonheur, les chamois qui se reposaient un peu plus bas, surpris par l'alarme, viennent de se dresser sur leurs membres, muscles tendus, narines frémissantes, prêts à fuir ! Le temps de remonter votre appareil, de presser une fois encore sur le déclic et toute la harde se lance au galop dans la pente.

Quarante chamois bondissent en chœur, à grands coups de jarrets : royal spectacle pour le chasseur d'images enfin largement payé de ses peines ! Les petits sabots fourchus font merveille sur la terre schisteuse, les muscles travaillent en toute hâte, cependant que les cornes d'ébène et les dos fauves nuancés d'or et de noir, disparaissent un à un derrière la crête voisine. A nouveau, un chamois lance sa plainte nasale qui fait écho au sein des solitudes rocheuses, mais déjà les bêtes ont pris une grande avance. Quelques isolés regagnent en contre-bas la harde en fuite et viennent encore allonger la file... Des pierres dégringolent, le sol fume sous la cavalcade effrénée. Encore deux bêtes, une bête, le dos grisâtre d'un bouc et la pente si animée tout à l'heure se fige, semble privée de vie. Seul un oiselet couleur de cendre volette de roche en roche, au loin criaillent des chocards, puis tout retombe dans le silence, le grand silence des étendues sauvages... Les chamois ont disparu, une pierre roule encore, haut dans le ciel un aigle décrit ses orbes immenses, tandis qu'une perdrix bartavelle rappelle ses jeunes le long d'un couloir.

Alors, rompu de fatigue et d'émotion, vous remplacez lentement votre appareil dans le sac avec les gestes amoureux d'un chasseur palpant quelque superbe victime !

Chamois et son faon en état d'alerte



Piero Pini

Zigzags des Valaisans en France

On parle peinture sur la route de Millau

Hospitadelle. Nous fonçons vers l'orage, les nuages sont très noirs, il fait de plus en plus sombre et pourtant il n'est que 18 h. 15.

— Est-ce que les marchands de tableaux arrivent à lancer des peintres sans talent ? demande Chappaz. Est-ce qu'on peut tout expliquer par le snobisme ? Sur une longue échéance, non.

— Oh ! les marchands, c'est un gang... répond Chavaz. Il y a bien des choses qui jouent : la nouveauté, la surprise, l'élément de choc, il faut que ça frappe. Ils mettent tout en jeu. Les éditeurs de livres d'art reçoivent des tas de demandes, des offres d'argent, pour la reproduction de tel ou tel tableau avec articles adéquats.

— Les peintres eux-mêmes ?

— Non, les marchands font des offres. On n' imagine pas dans quelles proportions. Par exemple, pour faire monter la cote, ils cachent dans leurs caves certains tableaux d'un peintre qu'ils veulent lancer, ils attendent le bon moment, ils les sortent au compte-goutte pour que tel acheteur, de peur de manquer l'occasion, le prenne.

— Qu'est-ce que tu penses de Bosshard ?

— C'est un beau peintre, c'est un des peintres suisses qui avaient le plus de talent.

— Il est très inégal.

— Oui... mais il a de très beaux sommets.

— Et Klee ?

— Klee c'est fantastique, il a amorcé tout ce qui s'est fait après lui ! Des centaines de peintres subissent encore son influence.

— Il était à moitié Suisse, de mère bernoise, et quelques années avant de mourir, il a voulu se faire naturaliser, mais le fonctionnaire qui s'occupait de ses papiers a dit : « Tant que je vivrai, ce peintre qui fait de la si vilaine peinture ne sera pas Suisse. »

— Oh ! déclare Chavaz, savez-vous que Vallotton qui, pour certaines raisons, s'est fait naturaliser Français, avait offert une série de toiles au musée de Genève ? La commission des beaux-arts les a refusées à l'unanimité, sauf Hodler qui l'appréciait, et ensuite la Suisse fut obligée de les racheter très cher.

Il parle d'Auberjonois qui lui donna de si bons conseils :

— En quelques mots, il me faisait comprendre l'essentiel. Il me faisait supprimer tout ce qui n'était pas la peinture.

— Mais quoi ? par exemple.

— Eh bien la peinture c'est une question de valeurs, de formes, de couleurs. Si tu réussis un beau noir avec un beau blanc, ça suffit, il n'y a pas besoin d'ajouter autre chose. Il savait voir si un jaune sortait du tableau ou faisait, au contraire, un trou ; s'il y avait unité. Ce qui n'est pas la peinture, c'est l'anecdote, un souci moral... Auberjonois ne parlait que de métier ; pour lui, la peinture c'était surtout le métier, avec quelque chose en plus. « Quand il y a le métier, disait-il, il y a toujours le reste en plus. » Tout tient aussi au tempérament du peintre, comme pour vous poètes. On peut se dire : avec encore plus de patience, encore plus de travail, serais-je arrivé plus loin ? Mais on en voit d'autres qui, avec cet excès de zèle, de patience, n'arrivent pas plus loin. On ne peut pas sortir de soi-même...



— D'une part, on ne peut pas être meilleur que ce qu'on est, commente Chappaz, mais d'autre part, dans la vie artistique, c'est comme dans la vie morale, il y a des choix qu'on peut faire. Il y a une possibilité d'accepter ou de refuser certaines choses, et alors on pourrait aller beaucoup plus loin qu'on imagine. On voit certains créateurs piétiner, alors qu'il nous semble à nous qu'il n'en fallait que d'un cheveu qu'ils aillent beaucoup plus loin, qu'ils accomplissent des choses beaucoup plus grandes.

— Des crises surviennent... dit encore Chavaz. Si on les domine, elle vous font sauter plus loin. Les uns sont comme Auberjonois qui, jusqu'au jour de sa mort, a fait des progrès. Dans le dessin, il a été peut-être le meilleur du monde de son époque.

J'ai ajouté :

— Hokusai, nonagénaire, est mort en disant : « Si le ciel m'accordait ne fut-ce que cinq ans de vie, je pourrais encore devenir un grand peintre. »

Et Chavaz conclut :

— C'est la prudence helvétique qui empêche de prendre des risques ; par peur d'un échec, on se ferme une porte plus haute. On préfère continuer prudemment sur la même voie, plutôt que de rater en cherchant quelque chose de neuf.

Nous sommes arrivés dans la vallée du Tarn.

Millau, cette ville du gant, est aussi un grand carrefour ferroviaire et routier. On pourrait se croire en Suisse, au Tessin, les montagnes sont assez hautes. Une course de vélo se prépare... gradins de bois, interdiction de stationner. Dans la rue, les jeunes filles passent avec leurs grandes jupes larges et frémissantes sur lesquelles tombe assez bas, à cause du temps toujours froid, une jaquette ou une marinière de laine.

Sont-elles ouvrières ou dactylos ? Sont-elles les célèbres gantières dont on dit que leurs doigts habiles ont une distinction native ? Mais deux amazones traversent une allée de marroniers, sur deux chevaux blancs, et je songe au *Sombre mai* que Claudel écrivit à l'âge de dix-sept ans :

*Les Princesses aux yeux de chevreuil passaient
A cheval sur le chemin entre les bois.
Dans les forêts sombres chassaient
Les mentes aux sourds abois.*

*Dans les branches s'étaient pris leurs cheveux fins,
Des feuilles étaient collées sur leurs visages.
Elles écartaient les branches avec leurs mains,
Elles regardaient autour avec des yeux sauvages.*

*Reines des bois où chante l'oiseau du hêtre
Et où traîne le jour livide,
Levez vos yeux, levez vos têtes,
Vos jeunes têtes humides !*

*Hélas ! je suis trop petit pour que vous m'aimiez,
O mes amies, charmantes Princesses du soir !
Vous écoutiez le chant des ramiers,
Vous me regardiez sans me voir.*

*Courez ! les abois des mentes s'élèvent !
Et les lourds nuages roulent.
Courez ! la poussière des routes s'élève !
Les sombres feuillées roulent.*

*Le ruiseau est bien loin. Les troupeaux bêlent.
Je cours, je pleure.
Les nuages aux montagnes se mêlent.
La pluie tombe sur les forêts de six heures.*

(A suivre.)

S. Corinna Bille

La reine aux sept voiles

*A Aimé Binz et Constant Cachin,
ses chambellans admirables*

Au saut du train, vous croyez tomber sur une revue militaire, devant un front d'amiraux. Au-delà de cette parade de portiers en livrée attendant leurs clients, des chevaux piaffent au timon des landaus, dans un branle-bas de colliers à clochettes.

Nous serions à l'époque d'Alexandre Seiler sans les électrocars doublant les attelages, qui s'annoncent comme des vols de guêpes.

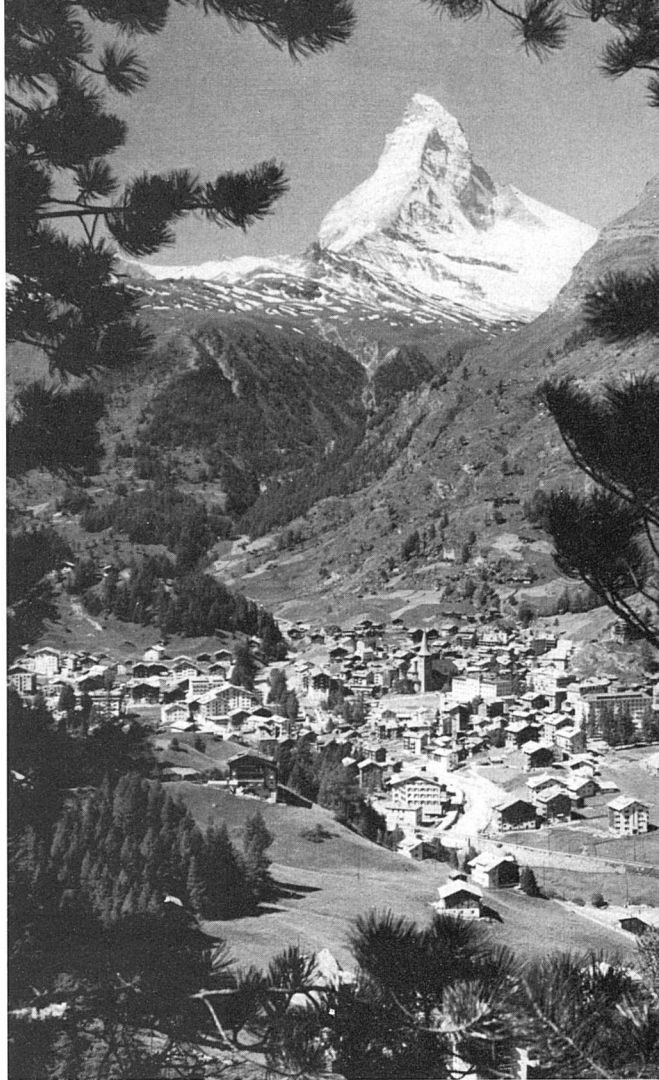
Dans la perspective de la grand-rue, au-dessus d'une faune touristique grouillante comme une marée, de petits cubes métalliques scintillent sur les filins du Schwarzsee. Le polygone du Cervin amorce déjà une oscillation qui nous fera découvrir des faces et des angles imprévus.

Dans les parcs, des orchestres en ont autant pour la rue que pour les ladies humant le thé sur les terrasses.

Des passant s'arrêtent aux grilles pour applaudir le dernier mouvement d'une sonate.

Les moineaux — ici familiers, sachant probablement que la montagne rend les gens aimables — picorent sur les tables, à portée de la main. Il en est de même des chocards, là-haut au Gornergrat.

Que sera notre fête nationale au milieu de ce caravansérail ? Près de l'église où l'on vient de chanter le « Te Deum », un cortège se forme avec les sociétés et les gens du lieu, tandis qu'à la chapelle du cimetière la dépouille



de ce jeune Anglais qui s'était détaché de sa cordée, on ne sait trop pourquoi, est sans veille dans la pénombre. Sur une table qui est là comme un autel des holocaustes, sa vareuse, sa corde, son piolet.

Le matin même, à Randa, le guide Brantschen a été porté en terre par douze camarades.

Ici, les quelque cinq mille personnes qui attendent la fête ne peuvent s'émouvoir toutes du malheur de quelques-uns.

Derrière la musique et une clique de tambours, des jeune filles en costumes du pays. Un natif devra concéder que ces fanfreluches ne sont pas absolument authentiques.

Cette théorie à laquelle s'est annexé le gratin local se fraie à peine un passage ordonné dans la foule qui se presse vers la place de la gare.

Anglais, Belges, Français, Italiens, Allemands, Américains, les hôtes zermattois mêlés aux indigènes écouteront avec respect la brève méditation patriotique proposée successivement en nos deux langues officielles.

A l'encontre de ce qui se pratique presque partout et qui trouble tant de nos recueils, les feux d'artifice ne jailliront que sur ordre, à l'écart de la foule.

L'apothéose des artificiers salue l'arrivée d'estafettes portant des flambeaux allumés au feu symbolique sur les contreforts du Trift, tandis qu'une détonation inusitée paraît venir des entrailles de la terre. On apprendra que les mineurs de la Super-Dixence ont tenu à s'associer à la cérémonie. De l'eau emmurée suivra bientôt la Haute-Route, jusqu'au val des Dix.

En restera-t-il assez pour les marmites de la Viège et ces ressauts bouillonnants aux reflets de glace et de gneiss ? On nous en assure.

A 22 heures, la manifestation officielle prend fin. La soirée s'achève dans les palaces où les musiciens de l'après-midi, alors émules ou disciples de Pablo Casals, joueront des danses suisses et du jazz.

Des messieurs graves déposeront leur masque civil pour prendre part à un cotillon divertissant et burlesque.

Ceux-là ne graviront demain ni le Weisshorn ni le Cervin.

Peut-être se hisseront-ils jusqu'au Gornergrat, vers les neuf heures, à la faveur d'un train pris d'assaut.

Ils verront alors les sommets surgir par degrés, comme des praticables disposés pour quelque drame wagnérien, les plus modestes d'abord, puis les plus prestigieux. Au milieu trônera le Sphinx isolé, dans une majesté de dieu. Sa silhouette a changé. Elle se drape maintenant de gaze aux reflets d'ammonium, de la hanche à l'épaule. Ce qui nous paraît ornement gracieux produira là-haut de la tempête. Des alpinistes devront peut-être bivouaquer sous la neige.

La terrasse du Gornergrat, devant l'hôtel, s'encombre de la même foule hétéroclite qui s'installe pour le brunissage de l'épiderme avant de déballer les papiers gras du pique-nique.

Si vous croyez plus digne de gagner la salle à manger pour le lunch, vous assisterez à un marathon étourdissant entre une demi-douzaine de garçons italiens soutenus par le zèle affolé du maître d'hôtel.

La grande aiguille de la pendule qui minute cette course éperdue fait deux tours de cadran avant que n'arrive le flanc caramel. C'est parmi les convives que l'on note le plus d'abandons...

Au bazar, véritable foire aux souvenirs, une matrone qui ne rappelle que mollement le galbe de Pollux et Castor sert avec lassitude.

Evitez-lui un effort et décrochez vous-même de la panoplie la canne qui soutiendra votre descente à Riffelalp. Elle vous priera sèchement de remettre l'objet à sa place, car il est « nichet zu verkaufen » !



Il faut renoncer à cette course, qui serait un peu longue d'ailleurs, entre des croupes et des vallonnements roussis comme de la pierre. Contentez-vous de Riffelberg, entre deux trains et, en attendant, regardez le bouleversement de la genèse dans ce cirque immense qui ne finit plus de se hérissier de tours, de dômes, de pics, de courbes tranchantes comme des rasoirs et de s'effiloche en franges d'aroles et de mélèzes vers le bas de la vallée.

Un coup d'œil encore sur le Stockhorn, le Mont-Rose, le Lyskamm, les Gémeaux, le Breithorn, le Cervin, la Dent-d'Hérens, ces vergues scintillantes des sept voiles de la reine, et il faudra laisser derrière soi la hiératique et somptueuse armada.

Dans le train, des géologues allemands exhibent leur récolte de pierres : du mica, de l'amiante, des minéraux.

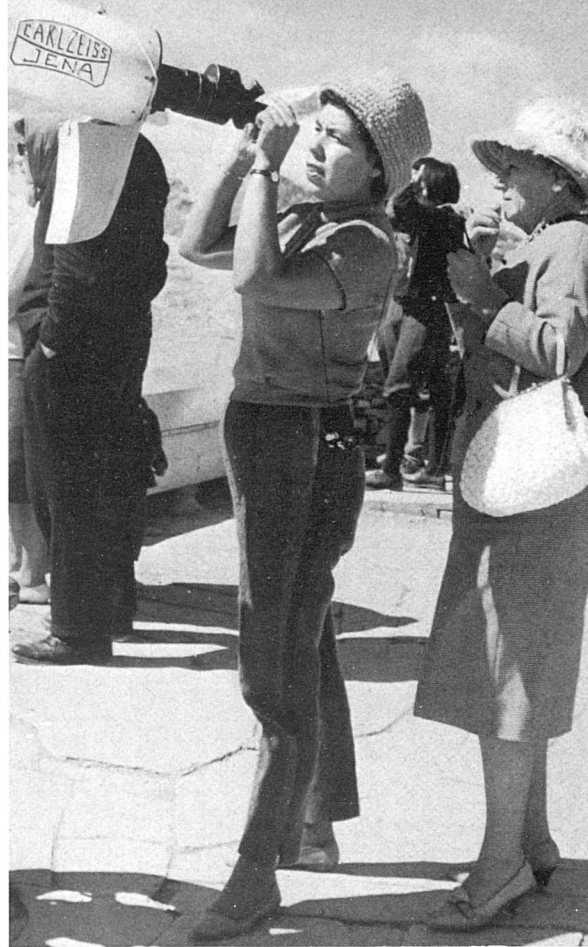
Une tribu de Néerlandais blonds comme les blés assigent le convoi surchargé et cherchent à s'établir en groupe, comme dans un compartiment du PLM ou de l'Orient-Express.

La tour de Babel n'aura jamais entendu autant d'idiomes que ces voitures à crémaillères depuis le temps qu'elles font converger les points cardinaux sur les hauteurs du Gornergrat. Les suaves inflexions d'un natif de Savièse, de Niederbipp ou d'Echallens vous ramèneront à l'incroyable réalité de ce haut lieu suisse et valaisan.

A Riffelalp, il n'y a pas que des départs bienvenus, mais aussi des mutations parmi les voyageurs. Près de la halte, il y a des tapis de rhododendrons en fleurs. On est étonné que personne n'ait songé à saccager ce jardin merveilleux.

Si déjà vous devez songer au retour vers la plaine, offrez-vous encore une heure de terrasse de restaurant et quelques pas dans la rue zermattoise. Vous discernerez aisément parmi la foule ceux qui viennent de « faire » le Cervin de ceux qui le graviront demain et de ceux encore qui vouent leurs vacances à la seule flânerie.

Vous respirez partout un air de connivence spontanée entre hôteliers, pintiers, artisans, guides, boutiquiers et paysans pour cultiver, sans servilité, une vocation de bons



offices. C'est dans cet esprit qu'une compagnie de chemin de fer va inaugurer une gare toute neuve et qu'une autre rénove sa ligne, le long de la Viège.

La descente dans la vallée, si vous la faites par soleil couchant, vous vaudra d'autres reliefs, d'autres jeux de lumières sur les versants escarpés, et la rivière aura trouvé sa plénitude pour le chœur final de ce crépuscule des dieux.

Partagé entre le désir de persister sur les hauts lieux zermattois et l'inéluctable départ, hâtez-vous lentement pour qu'au moins les conditions du retour ajoutent à vos impressions.

Surtout, si vous attendez l'ultime minute, ne vous trompez pas de couvre-chef en passant au vestiaire de l'hôtel.

C'est étonnant ce qu'un tel accessoire, imposé par un hasard stupide, peut vous changer la vision de l'essentiel.

Pour ma part, je me suis trouvé être tout à coup de Wülflingen !

C'est ainsi, après deux mois d'efforts, que l'allemand m'est entré finalement dans la tête...

Albert



Pablo Casals spricht in Zermatt zur Welt



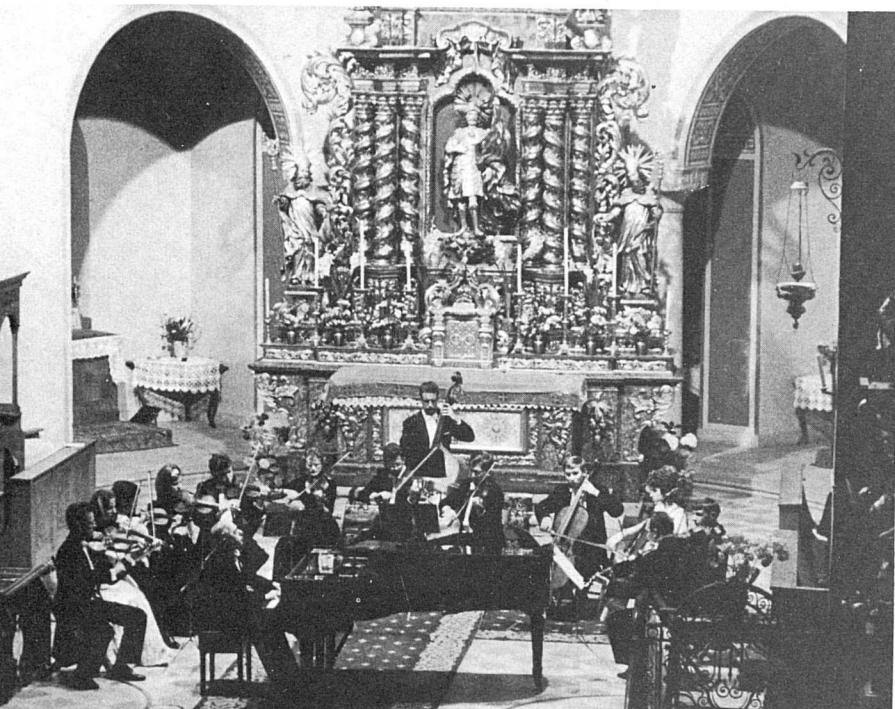
Mieczyslaw Horszowski, der grosse Künstler, der mit unserer Zermatter Bergwelt als Alpinist und Feriengast, seit Jahrzehnten eng verbunden ist, konnte vor wenigen Wochen in ungebrochener Vitalität seinen 70. Geburtstag feiern. Die Urheber der unter dem Patronate von Pablo Casals stehenden « Zermatter Meisterkurse für Musik » schlossen sich den Ehrungen dieses vornehmen Menschen und grossen Pianisten an, indem sie ein Festival Mieczyslaw Horszowski mit drei öffentlichen Konzerten in der Pfarrkirche von Zermatt zur Aufführung brachten.

Pablo Casals liess es sich nicht nehmen, zum letzten Konzerte — einem Mozartabend mit den Festival Strings Lucerne — seines grossen Freundes nach Zermatt zu kommen.

Wie echt und bescheiden wahr sagte er anlässlich seiner Ansprache im Casals Saal des Hotel Mont-Cervin zu Horszowski: « Cher Mico, tu sais combien je t'aime et combien j'admire ta musique, tu n'es pas vieux, puisque tu rajeunis toujours. Tu es mon frère cadet et j'ai beaucoup appris de toi et je te remercie pour ce que tu m'as donné. » Auch von Dr. Franz Seiler sagte er: « Tu es aussi un frère cadet et je te félicite pour avoir eu l'idée des cours musicaux à Zermatt et je suis heureux d'avoir pu apporter ma petite part au grand succès de ces cours et si Dieu le veut bien, je reviendrai à Zermatt l'année prochaine. » Dem Konzertmeister Rudolf Baumgartner von den meisterlich spielenden Festival Strings Lucerne gratulierte er mit den Worten: « C'est de la vraie musique parce qu'elle est simple, juste et sans affectation. »

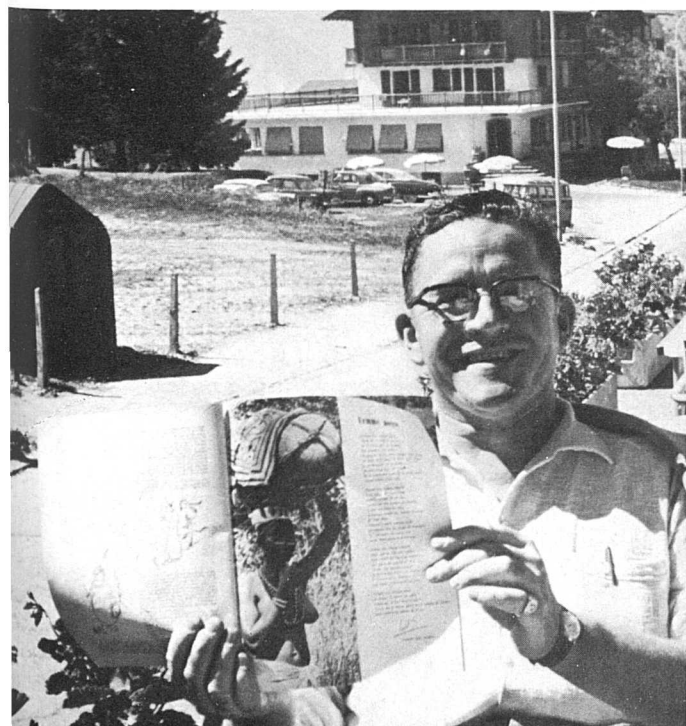
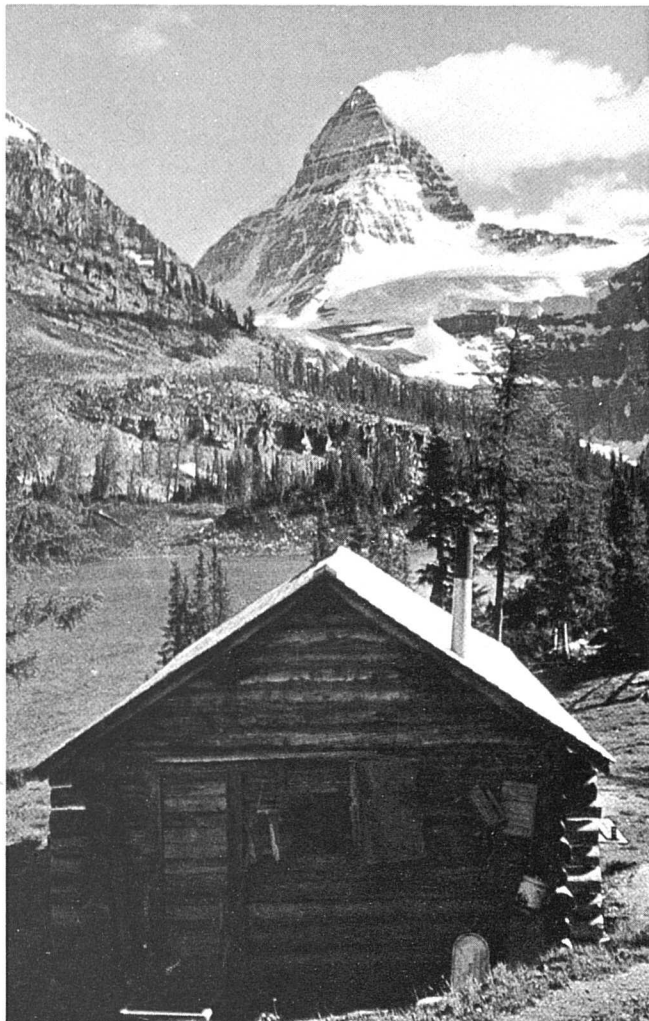
Dann wandte sich Casals an die ein äusserstes Silentium bewahrende Zuschauerschaft und warnte mit ernster Stimme vor der heutigen Weltlage, die er soeben durch seine Weltreise mit dem Weihnachtsoffertorium « El pessebre » (Die Krippe) kennengelernt hatte: « C'est un danger imminent que nous vivons... Que tous les peuples pensent à ces moments de crainte... et pourtant... Quand le Bon Dieu a tout fait pour que nous ayons une vie belle, saine et sûre ! »

-ch-



Les surprises de «Treize Etoiles»

Comment trouvez-vous cette photographie ? Un angle un peu inhabituel, mais vous n'avez pas douté un instant qu'il ne s'agissait pas du « nôtre ». Eh bien ! vous n'y êtes pas. Ce Cervin-là nous vient du Canada, sur une carte postale adressée à la revue par un correspondant aimable et facétieux, et il s'appelle le Mont-Assiniboine. Haut de 3617 mètres, il fait partie des Montagnes-Rocheuses, il se trouve en Alberta, au sud de Banff, et là-bas on l'appelle couramment le Matterhorn du Canada. N'est-ce pas un cas de concurrence déloyale ?

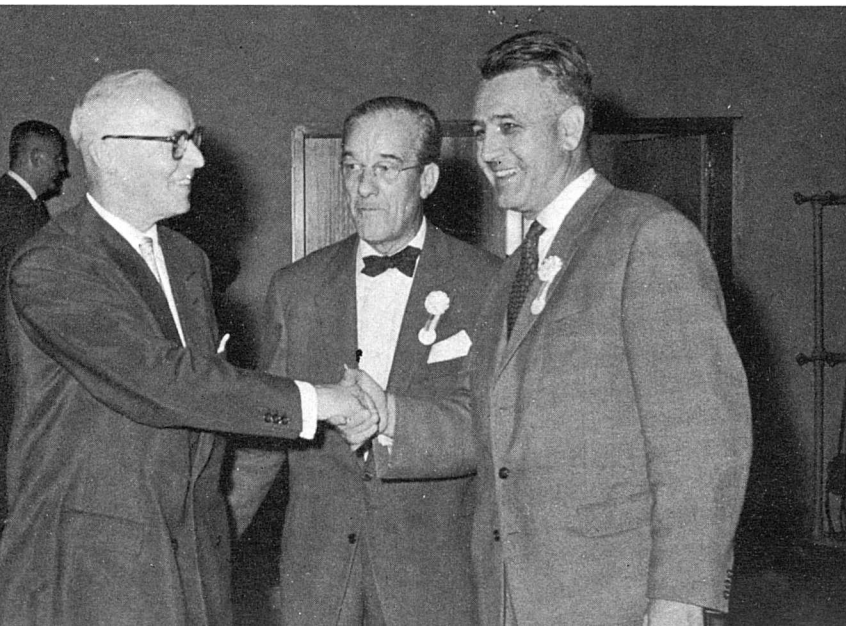
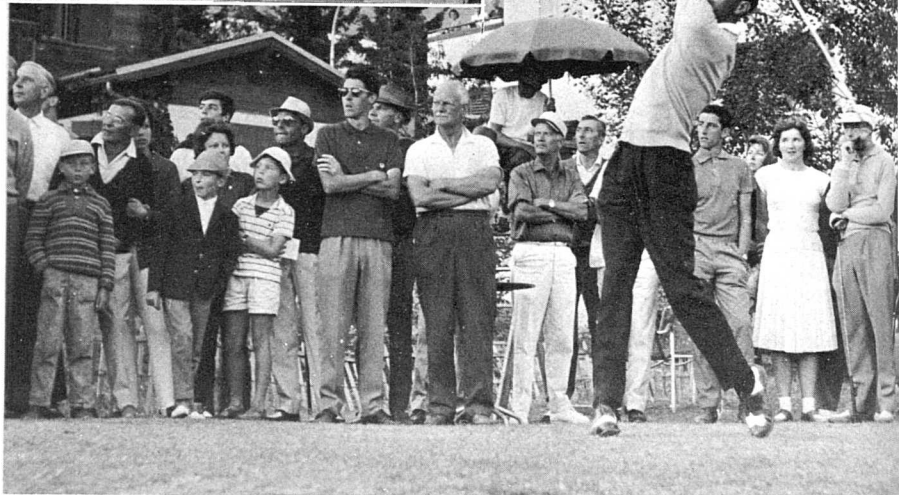


« Elles sont comme ça, les Valaisannes ? » s'écrie M. Walter Fostier, journaliste, conférencier et radio-reporter belge en visite organisée chez nous, découvrant une négresse sur l'une des pages de « Treize Etoiles ». A part cela, M. Fostier a inventorié avec joie quelques-unes de nos stations et délivré d'excellentes qualifications gastronomiques à plusieurs relais de la « route de la gourmandise » indiquée par notre revue.



L'Open à Crans-sur-Sierre

Cette compétition très courue — la plus importante de l'Europe continentale — s'est déroulée comme de coutume sur l'incomparable golf alpin de Crans. Félicitations au vainqueur, le Néo-Zélandais Charles, dont on peut admirer le « drive » sur notre photo de droite.



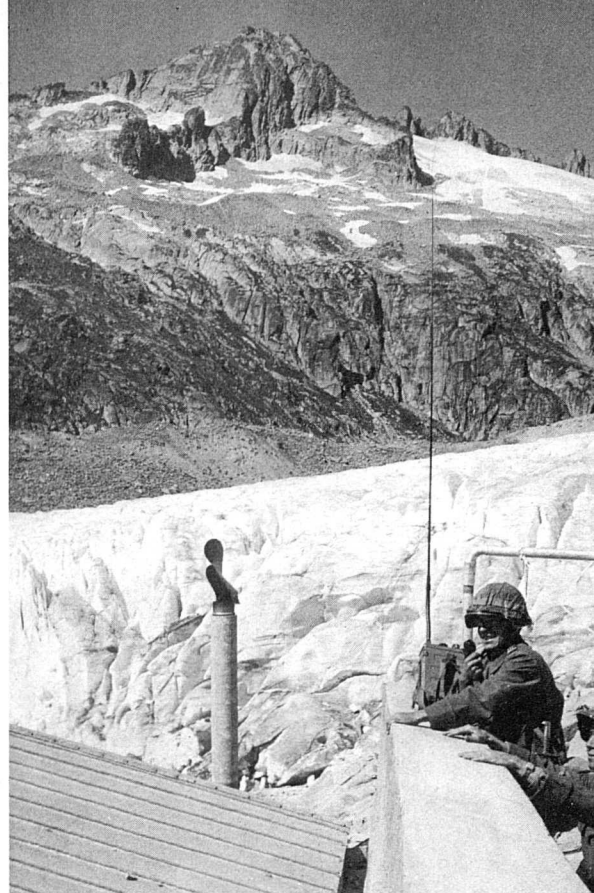
Journée des Suisses à l'étranger

Nos compatriotes expatriés, apparentés par leur attachement à la mère-patrie et par une association puissante et cordiale, ont choisi cette année le Valais pour leur rencontre annuelle, à laquelle participait le conseiller fédéral Spühler (à gauche), salué par M. Schürch, président de l'organisation (à droite). Au centre, le secrétaire, M. René Bovet.



Un cinquantenaire

En fêtant les cinquante ans de l'Hôtel Alpina et Savoy, qui constitua en 1912, avec l'Hôtel du Golf, l'embryon de la station de Crans, on a rendu hommage aux fondateurs, M. et Mme Alfred Mudry, dont l'effigie en bronze, due au sculpteur Kostadin Kouneff, orne dès à présent l'entrée de l'hôtel. M. Alfred Mudry a présidé de 1944 à 1949 l'Association hôtelière du Valais, dont il est membre d'honneur. Tous deux en bonne santé, les deux heureux jubilaires restent, dans leur retraite, très attachés à la vie de l'hôtel.



Tourisme et gris-vert

Appelés sous les drapeaux pour les grandes manœuvres du 3^e corps d'armée, nos soldats ont respiré le bon air et admiré des paysages grandioses, de la Furka au Gothard. Voici une villégiature de choix, sur un toit dominant le glacier du Rhône... Mais l'époque choisie a fort handicapé notre tourisme, et on supplie les responsables de ne plus mobiliser à l'avenir en pleine saison !

Le président de la Confédération à Saint-Luc

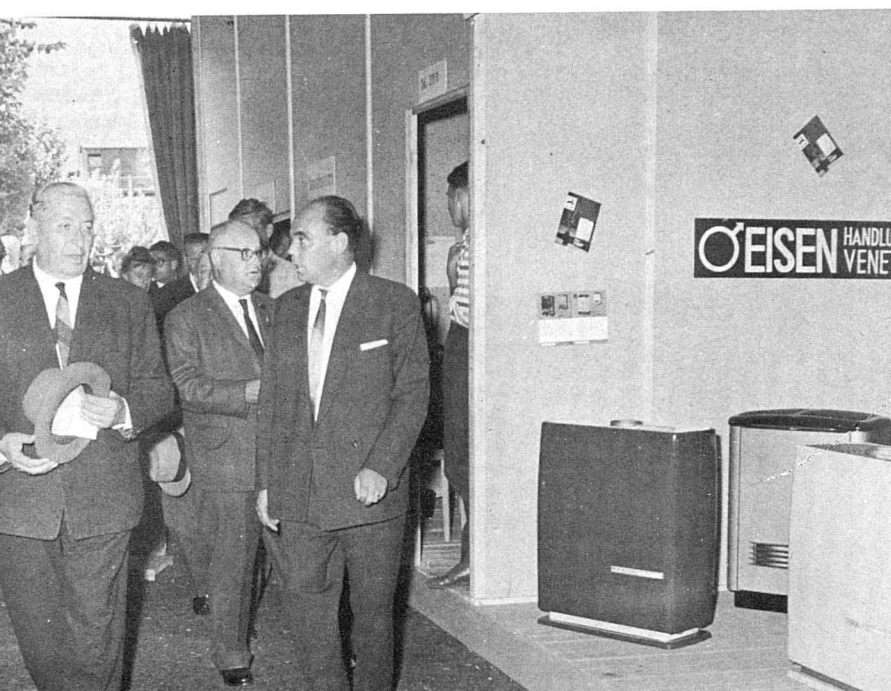
Quasi incognito, M. Paul Chaudet a fait escale dans le val d'Anniviers. Reçu à Saint-Luc par M. et Mme Marcel Gard, il a eu droit à un petit concert de la Chanson du Rhône que lui présente ici son directeur, M. Jean Dätwyler.





Le buffet de 13 heures

A la Majorie, cette table alléchante, faisant honneur à la restauration sédunoise, attendait le comité olympique suisse, venu se rendre compte sur place des possibilités qu'offre le Valais pour l'organisation des Jeux d'hiver. De gauche à droite, M. le conseiller d'Etat von Roten, MM. Gassman et Messerli du comité suisse, et entre les deux, en retrait, le président, M. Henniger.



Le Comptoir de Brigue est ouvert

Après avoir coupé le ruban, M. le conseiller d'Etat Schnyder parcourt les stand de l'OGA (Oberwalliser Gewerbe-Ausstellung) en compagnie de M. Stoffel, conseiller national (au centre) et de M. Venetz, conseiller communal.

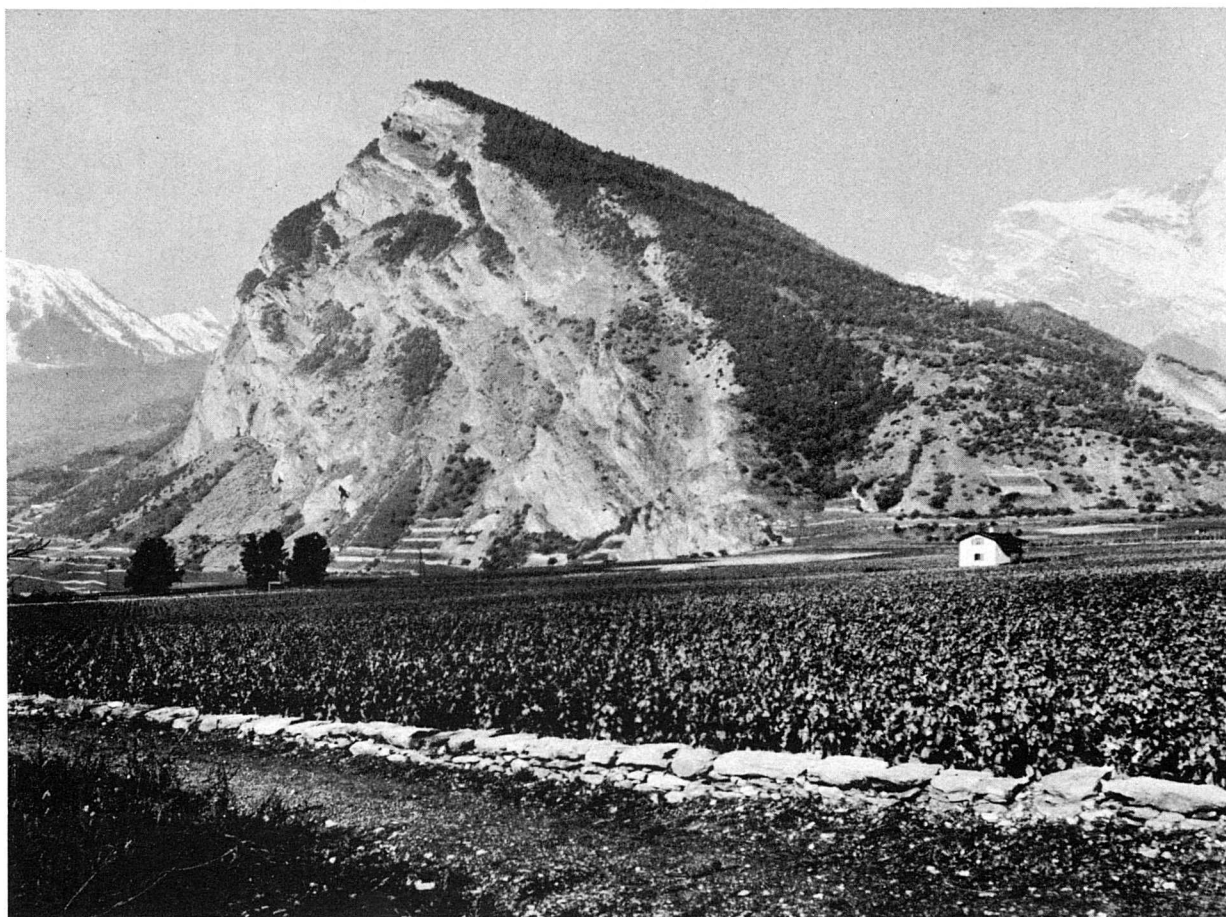
A vous, madame, qui aimez les fruits

Voici la saison de la Louise-Bonne. Si nous parlions un peu de cette poire exquise, l'un des joyaux du verger valaisan ? Nos Confédérés disent à l'inverse : Bonne Louise. Malgré ce nom un tantinet pot-au-feu, c'est un fruit plein de poésie. Et, tout d'abord, un objet d'art. Elle est bien en chair, quoique gracieuse, élancée. Le grain de sa robe verte, souvent pigmentée de rouge, est du plus bel effet. Garnissez-en une corbeille pour votre salle à manger. Quelle nature morte !

Mais goûtez-la. Sa chair blanche et croquante, juteuse, rafraîchissante, vous fond dans la bouche. Elle a un certain bouquet de baie aromatisée qui étonne et séduit, et qui ne fatigue jamais. Elle a un goût de revenez-y. C'est un dessert parfait : beau, sain, savoureux, qui se suffit à lui-même. Faites-nous la joie de vous en régaler, d'en régaler votre famille et vos amis.

Savez-vous cependant que cette incomparable poire à croquer est aussi, de toutes ses pareilles, celle qui se prête le mieux au séchage ? Elle reste tendre longtemps et conserve une grande finesse de parfum. Vous l'utiliserez de même avec un grand succès pour la pâtisserie et pour la compote en bocaux.

C'est de plus un excellent remède contre l'anémie. Votre grand-mère, qui s'y connaissait, préparait un sirop avec trois cents grammes de poires Louise-Bonne séchées et coupées menu, qu'elle mettait à macérer dans un litre de dôle, et elle prescrivait cette liqueur aux jeunes filles pâles. Ainsi tout en restant svelte, soyez belle et vive, reprenez des couleurs : faites sans tarder votre cure de Louise-Bonne !



Le Rhône est à ses pieds, le soleil à son midi,
c'est le vignoble de Montibeuve ;
ici naît le glorieux fendant

ORSAT



L'AMBASSADEUR DES VINS DU VALAIS

La lettre du vigneron

Si je me rappelle bien, c'est Pascal qui aurait dû dire : « Il est bon de voyager quelquefois, cela ouvre les idées et rabat l'amour-propre. » Quelqu'un a aussi dit : « Les voyages forment la jeunesse. »

De cela, je me suis une fois de plus rendu compte lors d'un tout récent voyage dans le Bordelais, admirablement organisé par un homme d'une complaisance sans bornes, M. H. Diehl-Rietmann, à Herrliberg, qui, acheteur de vins dans les plus grands châteaux de la Gironde, connaît ce pays mieux que vous et moi Sion et ses environs.

Il n'y a pas un chemin de traverse, dans ces vignobles qui s'étendent à perte de vue, que M. Diehl ne connaisse, pas un millésime de leurs crus, bien loin en arrière, dont il n'ait gardé le souvenir vivant et ne sache, après dix et même vingt ans, en évoquer le corps, la subtilité, la rondeur et tout ce que vous voudrez. Un dégustateur hors pair et d'une mémoire renversante.

Et M. Diehl, qui avait gagné Bordeaux par la route, nous y attendait le 24 août dernier, à 8 heures précises (il est l'exactitude même) devant la Maison du Vin, aux Allées de Tourny, pour commencer notre périple dans ce pays du vin, des grands vins, dois-je dire tout de suite.

Et nous, qui étions seize en tout, y compris les charmantes reines-mères de quelques-uns, comment avions-nous gagné la capitale de l'Aquitaine ? Tout simplement en train de Sion à Genève et de là en avion, en passant par Paris, Air-Maroc, qui fait Genève-Casablanca, ayant très gentiment refusé de nous débarquer en cours de route. De là ce crochet (100 fr. par tête de supplément) par Paris, d'où l'avion qui devait nous reprendre à 17 h. 45 pour continuer notre route étant resté en pagaie à Toulouse, nous ne pûmes repartir qu'à 20 h. 20 dans un quadrimoteur où nous fîmes un repas arrosé de champagne et où l'eau minérale nous fut servie en boîte comme l'excellente bière de notre compagnon de voyage, le si sympathique directeur de la Brasserie valaisanne. Comme cet avion n'avait que douze places disponibles, nous lâsâmes deux couples en arrière à Paris qui rejoignirent le reste de la troupe le lendemain matin.

Ce sont là les surprises des voyages en avion et j'en ai vu d'autres que ça, mais avec des compagnons aussi gentils qu'accommodants tout s'arrangea le mieux du monde.

A Bordeaux, nos chambres étaient réservées à l'Hôtel Majestic où j'avais déjà logé, chambre n° 46, du 26 au 30 novembre 1937, et dont j'avais emporté le meilleur souvenir. Rénové depuis, le Majestic était plus confortable encore qu'autrefois, c'est dire que nous

y avons été parfaitement bien et le lendemain matin, samedi 25 août, frais et dispos comme jamais, nous pouvions commencer notre tournée et rejoindre M. Diehl qui nous attendait avec sa secrétaire, Mlle Hoegger, le modèle des employées. Poignées de mains, présentations et en route, accompagnés par M. l'ingénieur agronome Jean-Marie Mas, du Bureau des appellations d'origine, mis aimablement à notre disposition et auquel nous devons une solide dette de reconnaissance pour les trois journées qu'il a bien voulu nous consacrer et prises sur son temps de vacances : la vieille tradition de la courtoisie française.

Notre car nous conduit à travers une région de pins à une trentaine de kilomètres, au château La Tour-Saint-Bonnet, à Saint-Christoly, propriété de M. Lafont, où nous commençons, à 9 heures déjà, notre première dégustation et prenons contact avec les vins rouges du Haut-Médoc. Du coup, on se rendit compte qu'on y était : vin élégant, de grande finesse, puissant avec de la race et du corps, quelque chose d'absolument complet. Il semble que l'on ne doit jamais devoir mourir dans un pays où l'on boit pareil vin. J'en dirai de même de tous ceux que nous dégusterons au cours de cette journée où nous visitâmes pas moins de six châteaux en plus de la Coopérative de Saint-Seurin de Cadourne : château Calon-Ségur, château Montrose, château Lafite-Rotschild, château Mouton-Rotschild, château Pichon-Longueville-Baron.

Il est impossible de décrire chaque cru en particulier. Tout ce qui nous a été offert était absolument impeccable et, sans exagération aucune, on peut dire que nous avons été d'enchantement en enchantement.

Qu'on ne se méprenne cependant pas : dans le Bordelais, déguster ne veut pas dire faire des parties de caves ou traîner dans des carnotzets comme chez nous et boire à tire-larigot trop souvent. Au cours d'une journée, après la visite de sept ou huit châteaux, on n'aura peut-être pas bu un demi-litre en tout, parce que déguster ne veut pas dire se jeter des verres les uns après les autres derrière la cravate.

Les Bordelais ont établi un classement de leurs vins en 1855 déjà sur des subtilités et des finesses qui nous échappent à nous, nouveaux venus dans la région, mais qui font règle encore aujourd'hui et qui ont une immense importance tant au point de vue gastronomique que commercial. Il faut les palais exercés d'un Diehl ou d'un Mas pour arriver à déceler ces imperceptibles nuances et notre trop

bref passage dans la contrée nous a surtout permis d'admirer la parfaite maîtrise de ces deux grands connaisseurs.

Mais avant d'aller plus loin, je voudrais signaler une chose qui, comme vigneron, m'a particulièrement réjoui : pas un des vins que nous avons dégustés au cours de tout notre voyage n'était « chaptalisé », c'est-à-dire ne contenait d'autre sucre que celui que le grand soleil de la Gironde avait accumulé dans la grappe de raisin. Ne parlons pas, en outre, de coupage ou de remontage avec de l'algérien, comme cela peut être le cas, trop souvent, pour d'autres régions de France où l'on vous prépare du « vin au goût suisse » !

Le bordeaux, qu'il soit rouge ou blanc, c'est du bordeaux pur, cela lui suffit pour être un grand vin.

Celui que nous eûmes à déguster les deux premiers jours de notre voyage, le samedi 25 août et le lundi 26 août, fut uniquement du rouge provenant d'un judicieux mélange de trois cépages de haute noblesse chacun :

le cabernet sauvignon, dans la proportion de 50 à 70 % et qui donne au vin du « corps » et de la « sève » ;

le cabernet franc, dans la proportion de 10 à 20 % et qui donne au vin du « bouquet » ;

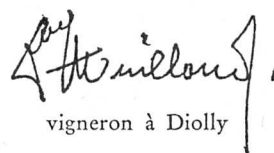
le merlot dans la proportion de 10 à 20 % et qui donne au vin de la « souplesse ».

On trouve encore dans certains vignobles du petit verdor, plant plus tardif et donnant du « degré », comme parfois encore un peu de malbec et de la carmenère.

Quant aux rendements au mètre carré, les chiffres qu'on nous a indiqués et que nous avons pu constater nous-mêmes au vu des récoltes pendantes, ceux-ci pour avoir droit à l'appellation contrôlée, ne doivent jamais dépasser les 4 dl., et dans certains grands crus n'atteignent pas même les 2 dl.

Ces chiffres feront rêver nos vignerons ; ce ne sont cependant pas les mêmes vins qui ne se vendent pas les mêmes prix non plus.

Mais, une fois de plus, nous avons appris dans le Bordelais qu'à la vigne quantité et qualité ne vont jamais ensemble. Rien que pour nous fortifier dans cette croyance, le voyage en valait la peine.


vigneron à Diolly

Le voyage à pied

Le col de Balme

Après le col de La Forclaz, c'est le col de Balme que nous voulons franchir. Laissant donc sur la droite le beau passage de la Tête-Noire, nous remontons la vallée du Trient jusqu'à ce que nous ayons atteint les pentes du bois Magnin ; pentes rapides mais ombreuses, humides, zigzagüées, et où une multitude de spéculations abrégatives s'offrent aux marcheurs entreprenants. Le voyageur Canta les entame toutes à la fois, s'y embrouille, s'y attarde, et finit par faire la moitié de sa route pendu aux racines, à cheval sur des troncs gisants, ou rampant à plat ventre le long des gazon glissants.

Au-dessus du bois Magnin la pente diminue de rapidité et l'on s'élève sans trop de peine le long de pâturages nus qui, à gauche, s'appuient contre des sommets stériles et, à droite, penchent vers une gorge profonde. Des vaches paissent en cet endroit, et un taureau aussi, qui se met à regarder curieusement le manteau rouge de madame Töpffer...

Nous sommes arrivés à Trient pas mal fatigués déjà, et l'on pourrait croire qu'après avoir gravi dès lors au soleil de midi les pentes du col de Balme, de notables symptômes de lassitude et d'éclatement doivent s'être manifestés, au moins chez quelques-uns des voyageurs. Tout au contraire, ce sont les fatigues de Trient qui ont disparu pour faire place à cet allégement, à ce ressort, à cette élastique vigueur que l'on éprouve infailliblement et de plus en plus à mesure que l'on s'élève sur les hautes cimes. Sans même s'y asseoir, sans même suspendre la marche, le repos vous y visite, et non pas ce repos qui n'est que la cessation d'une fatigue passagère, mais ce repos qui aspire à s'employer, qui demande à partir. M. Töpffer a retrouvé l'assouplissement et la force ; le voilà qui jouit de deux jambes équivalentes pour lesquelles cette promenade ne sera plus qu'un jeu. Aussi en est-il à la prosopopée, à l'hymne envers ses chères montagnes ; aussi est-il pour la centième fois convaincu (jusqu'à ce qu'un beau jour l'épreuve vienne à manquer) qu'il n'y a ni mal, ni douleur, ni chagrin, ni misère qui ne se dissipe au contact des hautes rampes, au grand air des sommets alpestres.

Mais voici le voyageur Martin qui accourt vers lui, une écuelle fumante à la main. « C'est du bouillon gras ! crie-t-il de tout loin. L'on a eu le bonheur de tomber sur une marmite de bouillon gras, et toute la pension, monsieur, se régale de bouillon gras. »

Il y a, nous le croyons, une gastronomie louable, et il n'est peut-être pas indigne d'un homme sobre d'insister sur la friande excellence des mets simples : d'un bouillon gras par exemple. Celui-ci extrait de quelques quartiers de mouton, saupoudré de gros sel et servi bouillant sur ce col exposé de si près aux haleines du glacier, paraît en vérité d'une surnaturelle excellence, sans compter que l'écuelle, qui fait poêle, redonne leur souplesse aux doigts engourdis et lance au visage

de chaudes vapeurs. Quelle cuisine ! et comment oublier qu'à si peu de frais on ait pu faire un si délicieux festin !

Cependant, arrivés au sommet, un magnifique spectacle s'est déroulé à nos regards : à gauche, la chaîne du Mont-Blanc, tout un chaos de glaces pâlissantes, d'arêtes noires, de mouvantes vapeurs ; à droite, et sur une nue sombre et tonnante, la dentelure empourprée des Aiguilles-Rouges ; au ciel, tous ces signes d'orage qui font pressentir le bienfait d'une ondée et la prochaine gloire du couchant. Toutefois notre attention n'est pas toute pour ces splendeurs et, avec les hommes du pavillon, nous suivons les yeux deux Anglais qui se sont aventurés, contre l'avis de leur propre guide, à gagner le glacier du Tour en longeant obliquement les sinuosités d'une pente roide et rocailleuse. Bientôt l'œil ne peut plus les suivre ; une lunette est dressée, et à voir ces deux obstinés qui, suspendus, père et fils, sur un effroyable abîme, persévèrent dans leur périlleux voyage, l'inquiétude finit par devenir instantane, aussi bien que gratuite. Nous quittons le col.

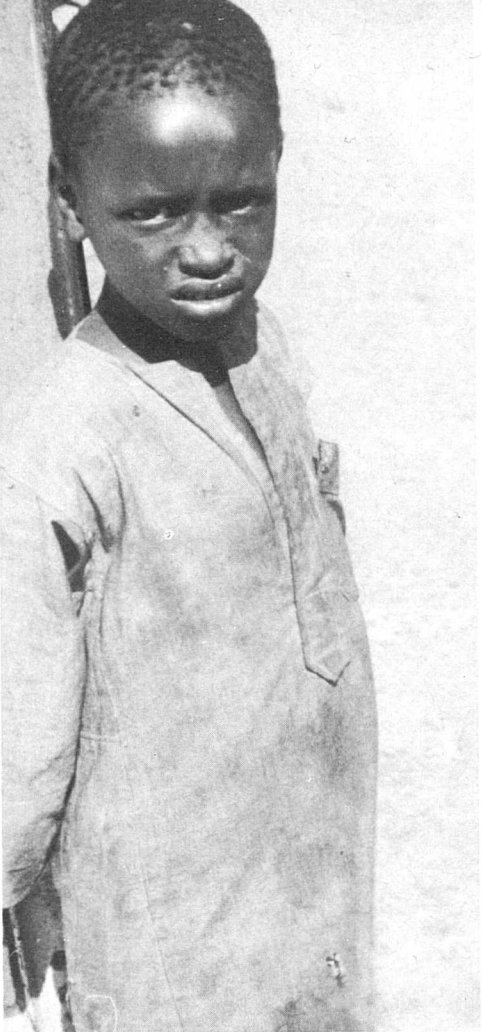
Mais à peine avons-nous perdu de vue ces deux fous qui bravent étourdiment de si visibles périls, que nous voici dans le cas de délivrer une femme de chambre d'un danger qu'elle ne court pas du tout. Cette bonne demoiselle s'est allée mettre en tête qu'une vache qui la regarde est un taureau qui la poursuit, en sorte que, pâle et immobile, elle en est à attendre depuis un grand quart d'heure que sa destinée s'achève. De son côté la vache, peu accoutumée à voir des femmes de chambre anglaises prendre racine dans son pâturage, ne perd pas de vue son fantôme et se tient prête à fuir si seulement il lui plaisait de bouger. Sans notre venue, cette mutuelle fascination durerait encore.

(A suivre.)



Retour du Sénégal

Ce séjour a passé comme un rêve, malgré la dingue. Dakar, carrefour d'Afrique noire, est un rêve étrange. On y trouve des palais plus grands que nature, faits pour un empire, qui regardent l'océan. Des nuées de colporteurs qui vous assaillent pour vous vendre leur pacotille ou quelque bel objet de bois sculpté. Des hommes-épouvantails qui circulent sous un capitonnage de chiffons cerclés de fil de fer. Des fruits mûrs en toute saison et les meilleurs poissons du monde, mais des marchés puants qui vous coupent l'appétit. Des Français, des Françaises qui ont une espèce de fureur de vivre, et tout un monde mélangé où se débat la négritude assise entre deux chaises.



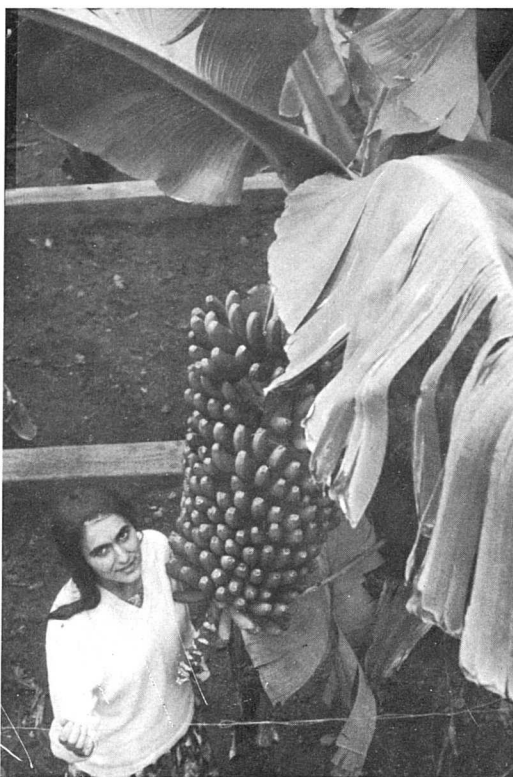
Gazelles surprises sur la route de Ziguinchor





Les visiteurs sont priés de quitter le navire, qui va appareiller dans quelques instants pour Ténérife... Cinq heures de jet pour venir, neuf jours de bateau pour rentrer. Adieu Dakar, adieu port aux quatre mille cinq cents bateaux par an et où se rencontrent la Chine et le Japon, les Soviétiques, l'Islande et la Bretagne, la Scandinavie, l'Amérique. Nous remontons dans les alizés qui vous soufflent au visage, comme une turbine, une poussière de mer, de brume et de soleil. Le bateau est un village qui marche sur les eaux et qui vous prend le cœur. Il a ses boutiques et ses cancons, ses rues, son bistrot. Si vous en avez l'occasion, prenez le « Général-Mangin », de Fraissinet & Fabre. On y est bien.

Escale aux îles Fortunées, où nous retrouvons Arroyito, les bananes, les danseuses de folia, et les brumes du Teide qui font le désespoir du photographe.

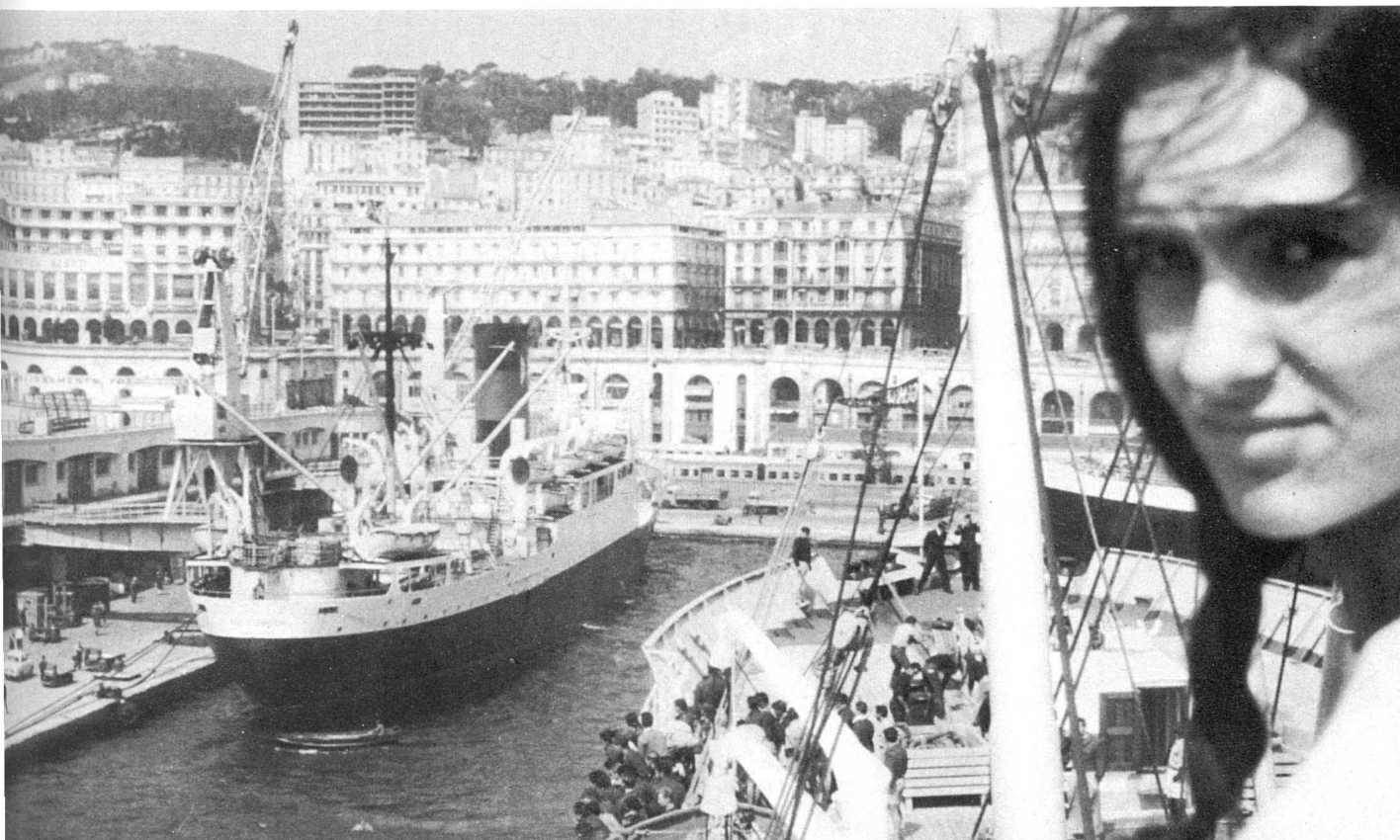


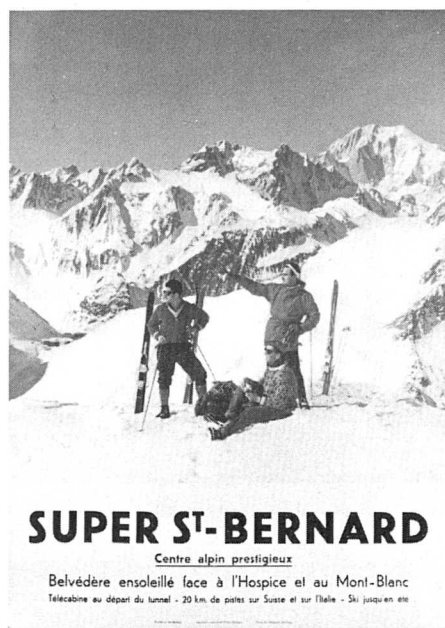
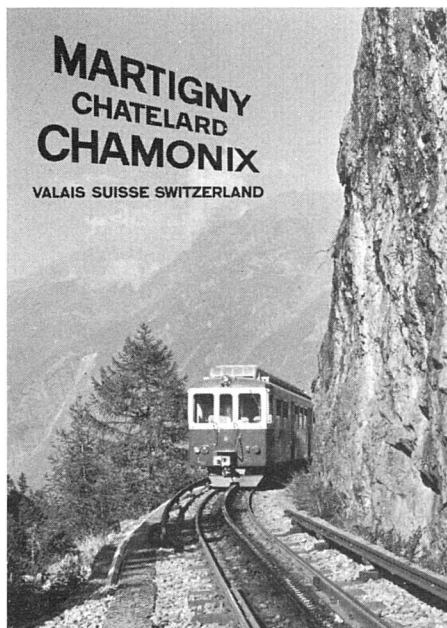
Escale à Madère, où le bateau est assailli par les barques des colporteurs et des plongeurs, et où l'excursion se termine, c'est l'habitude, par la descente vertigineuse en traîneau par les ruelles pavées qui dévalent sur Funchal.



Après l'escale de Casablanca, où déjà le massacre est écrit sur les murs, un officier para me raconte ses batailles. Quand, au lever du soleil, on est en vue d'Alger...

Le navire est étrangement silencieux. Le navire vire, énorme comme un quartier de ville, dans le port où il semble impossible qu'il parvienne à se caser. Quelques-uns descendent, parachutiste en tête, pour voir en sortant du port deux corps sur le trottoir. Alger était figée comme la mer vue de haut. La peur était à couper au couteau. On revient au bateau et soudain, comme s'il n'était pas monté, notre visiteur est là. C'est un Sédunois. A bord, les passagers se prélassent sur des chaises longues dans le soleil blanc, écoutant une musique douce et guettant la chorégraphie des garçons qui glissent et voltent, plateau à la main. Le Sédunois d'un coup se dégèle : « C'est un autre monde ici, vous ne savez pas... » Mais seulement de côtoyer l'épouvante creuse un trou sans fond au bout de ce voyage. Marseille traversée à la hâte après une poignée de main à notre fidèle Marcel Gehrig, un train de nuit qui a l'accent vaudois grâce au plus chic bonhomme des sleepings qui m'installe avec une bouillotte et me dorlote, et enfin Sion où l'on arrive essoufflé, jurant presque de n'en plus repartir. Le voyage c'est bien beau. Mais rien ne vaut notre bonheur tranquille, une virée au mayen, se rencontrer entre amies pour dire du mal des autres, ou lire au coin du feu le livre de Marco Polo.





L'affiche en couleurs,
une nouvelle
spécialité
de l'imprimerie
typo-offset

pi//et

Martigny

Guide gastronomique de la plaine du Rhône

Les étoiles de l'itinéraire de la gourmandise

Bouveret	★	Hôtel du Port
Monthey	★	Nouvel Hôtel du Cerf Hôtel des Postes
Int-Maurice	★	Hôtel de l'Ecu du Valais
Bois-Noir	★	Rôtisserie du Bois-Noir
Martigny	★	Hôtel Gare & Terminus Hôtel Kluser & Mont-Blanc Hôtel Central Hôtel et Restaurant du Rhône Auberge du Vieux-Stand
Charrat	★	Mon Moulin
Saxon	★	Auberge de la Tour d'Anselme
Riddes	★	Hôtel du Muveran
Pont de la Morge	★	Au Comte Vert
Sion	★	Hôtel de la Paix et Planta Hôtel de la Gare Restaurant de la Croix-Fédérale Café des Chemins de Fer
Int-Léonard	★	Restaurant Brunner
Sierre	★	Hôtel Arnold Hôtel Château Bellevue Hôtel Terminus Restaurant Belvédère Relais du Manoir
de Finges	★	Ermitage
Viège	★	Hôtel Touring & Buffet CFF
Brigue	★	Hôtel Couronne Hôtel Victoria-Terminus Restaurant Guntern

pour couronner ★ un bon repas

un délicieux café



Fidélité, tradition, force de l'hôtellerie par ses héritages, par sa clientèle et par ses fournisseurs.

La «personnalité» des

Vins du Valais
**VARONE
SION**

est reconnue par les connaisseurs

Imprimerie typo-offset

pillet

Marigny

Le spécialiste du prospectus en couleurs



Ravitaille la clientèle hôtelière depuis 80 ans...

Vous aurez aussi tout intérêt à vous servir auprès de cette maison de confiance.

BUREAU D'ÉTUDES PUBLICITAIRES
2, av. Ruchonnet, ☎ 021 / 22 79 71, Lausanne

bep

Principaux clients : Nestlé - Citroën
Procter & Gamble - Fromage Gerber
Montres Rotary - La Placette

Champagne
FELIX DAUCHER
GRANDS VINS MOUSSEUX DU VALAIS - ARDON

On devrait toujours hésiter à déranger quelqu'un qui n'est pas occupé.

Dieu sait ce qu'il peut faire !

Sans s'attarder à des suppositions, il faut bien reconnaître que l'humanité doit à des désœuvrés le plaisir d'avoir pu se survivre, et ce n'est pas le moment de l'oublier quand on prend le téléphone ou qu'on sonne à une porte.

En revanche, un homme occupé ne demande souvent qu'à être dérangé, enchanté qu'il est d'abandonner momentanément sa besogne.

S'il prenait cette liberté lui-même, il aurait probablement des scrupules ou des remords et il éprouverait beaucoup de peine à s'en décharger sur un bouc émissaire.

Mais que le bouc se présente en chair et en os, et le voilà rassuré.

Il a une excuse enfin à son désœuvrement passager.

Combien de fois se sent-on saisi d'énervement devant un guichet où un employé écoute complaisamment le récit que lui fait de sa vie une dame ou un monsieur qui vient pour quémander un renseignement !

On se dit que l'employé est bien poli d'écouter ce bavardage.

Or, en réalité, comme il se trouvait plongé dans des dossiers, il était ravi d'en sortir et d'engager la conversation avec des passants.

Partout, dans les petits magasins où les clientes prennent prétexte d'une commande de riz pour parler de leur dernière opération, dans les bureaux où, une question entraînant une autre, un débat s'engage entre plusieurs fonctionnaires, dans les trains où des voyageurs s'informent de correspondances pour rejoindre des parents, les gens occupés, heureux de s'accorder un peu de répit, ne dédaignent pas une distraction.

La courtoisie sert de paravent à leur plaisir.

Si ces mêmes commerçants, ces mêmes fonctionnaires, ces mêmes contrôleurs étaient inoccupés sur une chaise longue ou sur un banc public, ils supporteraient mal tous ces propos qu'ils accueillent avec bonne humeur ou avec complaisance, dès qu'ils les arrachent à leurs tâches les plus absorbantes.

Telles sont les réflexions que je vous sou mets en ce mois de septembre qui paraît plus chargé qu'un autre parce qu'il succède aux vacances.

Partir, ce n'est pas seulement désert sa maison pour un chalet ou un hôtel, c'est surtout sortir de soi-même, et quand il faut y rentrer, au retour d'une profitable évasion, on a, parfois, beaucoup de peine à se retrouver.

Par bonheur, les intrus sont là pour faciliter les affaires.

Selon une expression courante, on s'en va « pour se changer les idées » mais le danger, lorsqu'on rentre, se précise : si l'on allait redécouvrir les mêmes ?

Une activité régulière engendre un enchaînement de devoirs, d'habitudes, d'obligations qui fatalement

influencent la pensée en impressionnant le cerveau, ce qui explique, à mon humble avis, qu'un professeur de droit civil à l'université n'ait pas, sur les choses de la vie, la même optique qu'un marchand de cornichons.

Chacun de vous est plus ou moins contraint, par son travail, à centrer son esprit sur telles ou telles questions plutôt que sur telles autres, et le travail, par voie de conséquence, limite le champ des idées.

Si vous êtes donc occupé et qu'un visiteur vienne vous déranger, traitez-le d'importun, à l'oreille des tiers, dans la mesure où vous cherchez des excuses à votre besoin d'émancipation, mais remerciez le ciel à genoux — pas devant le monde, bien sûr ! — de vous l'avoir envoyé.

Grâce à lui vous allez pouvoir, devant un café crème, abandonner momentanément votre besogne et vous intéresser à des choses sérieuses.

La paresse en est une, au lendemain des vacances, qui vous permet une transition agréable entre la chaise longue et le bois dur d'un siège de bureau, par un petit arrêt sur une banquette de café.

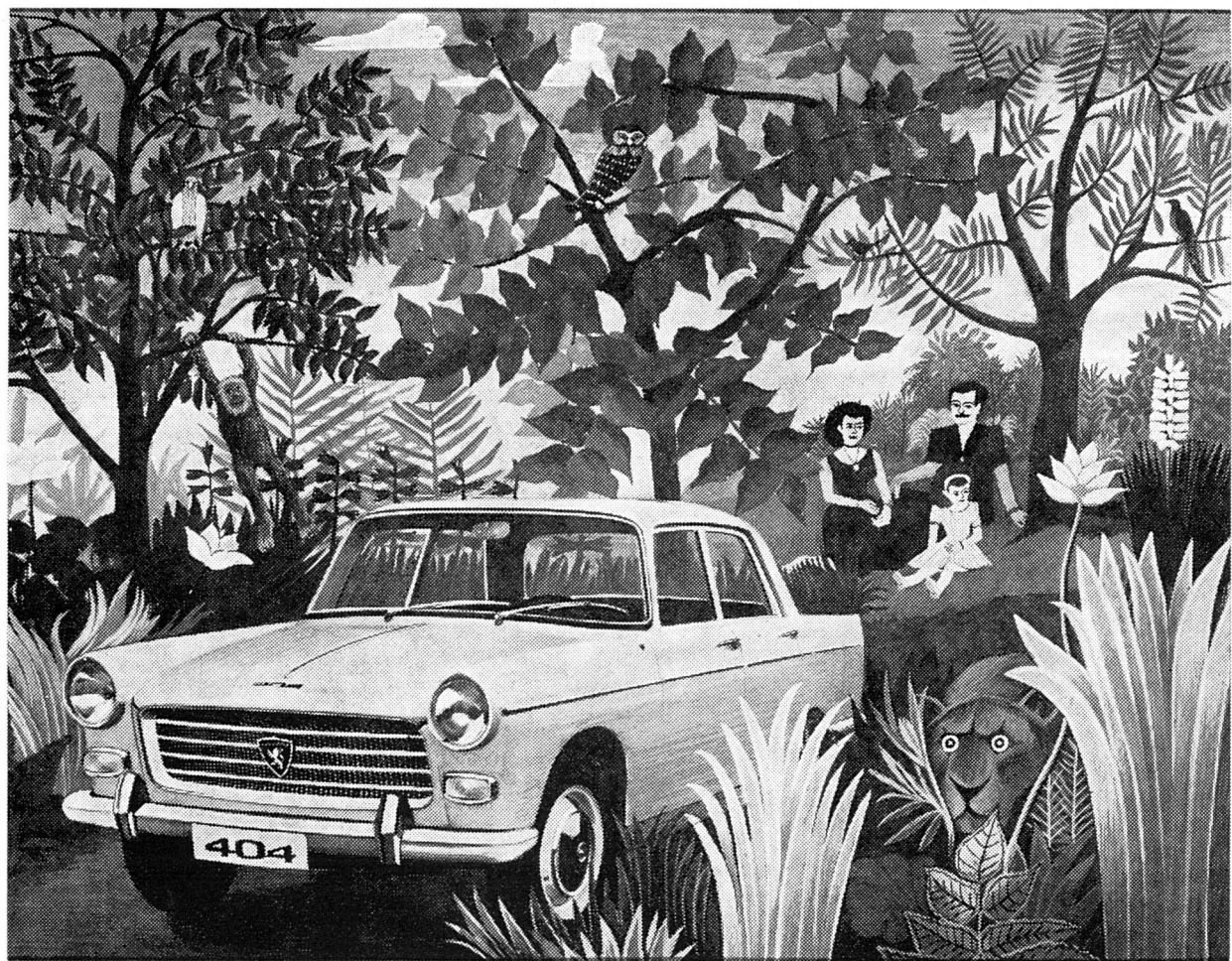
J'ai remarqué que de nombreuses personnes ne semblent satisfaites ni de leurs activités, ni de leurs congés et cela ne m'étonne pas.

Elles passent en un clin d'œil d'un état dans l'état suivant sans se préparer à ce changement brusque de situation.

Savoir s'occuper durant ses vacances et se reposer durant son travail, voilà le dèrner cri de la sagesse, et comme l'homme ne parvient pas tout seul à cette discipline, il est bon qu'il ait, de par le vaste monde, des fâcheux qui le dérangent quand il fait quelque chose, mais qui le laissent en paix quand il ne fait rien.

André Marcel

Peugeot et les grands Maîtres



N° 4. Décor rappelant la technique du Douanier Rousseau.

Pique-nique **PEUGEOT**



404 403

Pour aller pique-niquer n'importe où dans le monde il faut une voiture solide, une voiture qui tienne. Oui, il est arrivé en 1961 qu'une famille suisse fasse 12000 km de vacances avec une Peugeot dans des pays fort lointains, histoire de pique-niquer du côté de l'Empire de Darius. Pour réaliser cette randonnée qui fut parfois dangereuse, il fallait être absolument confiant dans la limousine 403 qui, lourdement chargée sur le toit, à l'arrière, et avec 4 personnes à bord, devait conserver une bonne suspension et toutes ses qualités routières. Qu'advint-il ? Le voyage fut parfaitement réussi, sans la moindre panne.

La 404 se comporte tout aussi magnifiquement. On peut la charger sans crainte : l'arrière ne traîne pas sur le sol et la voiture ne zigzague pas sur la route. En dépit de son allure fine et racée, la 404 pèse même 45 kg de plus que la 403.

Tous les modèles Peugeot possèdent un dénominateur commun : robustesse et longévité.



Quel que soit le but
de votre voyage,
vous l'atteindrez rapidement
grâce à nos fameux Jets

Douglas DC-8
Coronado
Caravelle



Notre réseau mondial
relie entre elles les principales
villes des cinq continents.
Voyages - Fret

SWISSAIR

Assurances:

Incendie

Vol

Dégâts des eaux

Bris des glaces

Casco partielle



MOBILIÈRE
SUISSE

Agence générale pour le Valais: W. Wydenkeller Sion

MARTIN
BAGNOUD

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES

VENTES
&
ACHATS

ASSURANCES

SIERRE

L'Imprimerie Pillet à Martigny

spécialiste du prospectus en couleur

imprime et relie dans ses ateliers la revue

TREIZE ÉTOILES



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !



LE PARAPLUIE

dans tous les prix

**Paul Darbellay
Martigny**

☎ 026 / 6 11 75



Fromagerie valaisanne

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET * Téléphone 026 / 6 16 48



goût
prix
choix
qualité
service

Grands
Magasins à l'

innovation

MARTIGNY
BRIGUE



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville.

Chaussures

MARTIGNY

Modernes

La mode masculine chez **P K Z**

Confection pour messieurs

DUCRET - LATTION

MARTIGNY Avenue de la Gare

Transmissions de fleurs
partout par FLEUROP

La maison qui sait fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste

Martigny tél. 026 / 6 13 17
Saint-Maurice 025 / 3 63 22



Le spécialiste de la montre de qualité !

Moret
Horlogerie - Bijouterie
MARTIGNY

Toutes les
grandes
marques

Oméga, Longines, Eterna, Tissot, etc.



Au service de l'automobiliste

☆ Der gute Automobil-Service ☆ Friends of the Motorist ☆



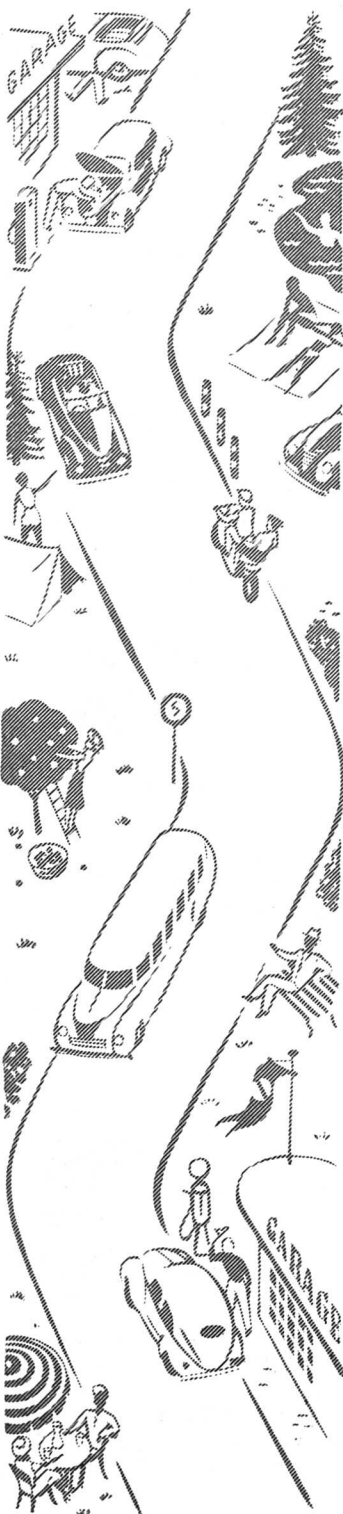
Garage Moderne

A. GSCHWEND - SION

Bureau : 027 / 2 17 30 - Appartement : 027 / 2 10 42

Dépannages, réparations, revisions, mise au point de toutes marques
Service lavage, graissage, pneus, batteries

Agence pour le Valais :
Service Lancia



CARROSSERIE AUTOMOBILE

J. GERMANO

☎ 026 / 6 15 40 Martigny-Ville

ATELIERS : Peinture au pistolet
Sellerie et garniture - Ferrage et
tôlerie - Constructions métalli-
ques et en bois - Transformations

Garage Balma

Martigny

Téléphone 026 / 6 12 94

Agence VW, Plymouth

MERCÉDÈS-BENZ

Agence générale pour le canton du Valais

Garage Lanz S. A.

Aigle

Tél. 025 / 2 20 76

pour vous



Henkel modernise la lessive et les nettoyages des grandes exploitations. Programmes de lavage individuels et modernes. Demandez une étude gratuite sans engagement pour vous.

3

Henkel & Cie S.A., Pratteln BL, Consommation en gros, Tél. (061) 81 63 31

L'apéritif des personnes actives

Dépôts à vue ou à terme en
compte courant
Livrets de dépôt
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres



Afin de se rapprocher plus efficacement de notre nombreuse et fidèle clientèle, nous disposons désormais d'

un réseau de succursales et dépôts

bien en place dans tout le Valais. Les prix pratiqués sont partout les mêmes. Ce que vous ne trouverez pas dans nos dépôts, ceux-ci peuvent vous le faire livrer par la centrale.

	MONTHHEY	SAXON	
MARTIGNY	SION	SIERRE	VIÈGE
Fully	Ayent	Vissoie	Zermatt
Vernayaz	Flanthey	Muraz	Grächen
Orsières	Grône		Saas-Grund
Leytron	Granges		
	Vétroz		
	Ardon		
★	Erde	★	★



LES MAGASINS LES PLUS RÉPANDUS
EN SUISSE ROMANDE

MAGASIN DE VENTE A BRIGUE



SUCCURSALE A MARTIGNY



FABRIQUE DE MEUBLES
A. GERTSCHEN FILS SA
NATERS BRIGUE MARTIGNY



FABRIQUE A NATERS

Ameublement

Ensemblier

Décorateur



Agencement

d'hôtels et tea-rooms



maîtrise fédérale

Tél. 027 / 2 20 33

Place du Midi

SION

BANQUE CANTONALE DU VALAIS

**SIÈGE
A
SION**

AGENCES ET REPRÉSENTANTS

A
BRIGUE
VIÈGE
SIERRE
MARTIGNY
SAINT-MAURICE
MONTHEY
ZERMATT
SAAS-FEE
MONTANA
CRANS
ÉVOLÈNE
SALVAN
CHAMPÉRY
VERBIER

Paiement de chèques touristiques
Change de monnaies étrangères
Correspondants à l'étranger
Location de chambres fortes

Schmid & Dirren S. à r. l.

Martigny-Ville

organise votre bureau

Etude et projet sur plans ou dans
vos bureaux - Sans engagement
Téléphone 026 / 6 17 06

Meubles de bureau bois et acier
Machines de bureau - Agence UNDERWOOD - FACIT - ADDO - X
Articles de dessin technique

PLUS DE 500 ARTICLES DE BUREAU EN STOCK

Jean Reichenbach-Bagnoud

Ses tapis vous séduiront

Orient - Moquette
Berbères - Bouclés
sont mieux et moins chers...
Revêtements de sol en plastique
Pose de tapis de fond

Imm.
La Glacière
SION, Gd-Pont

Ø 027 / 2 38 58

Le magasin spécialisé dans
la vente de tapis en Valais



LA SAN MARCO

La machine à café express super-automatique qui mérite votre confiance

LA SAN MARCO S. A.

161, avenue de Morges

Lausanne

Agent régional :

A. Lambiel, Martigny-Bourg

Tél. 026 / 6 12 21



Médaille d'or : Lausanne 1910
Berne 1914
Lucerne 1954

*Hôteliers
et restaurateurs
valaisans*

Confiez aux spécialistes pour un
nettoyage impeccable

vos ameublements
rideaux
tentures
couvre-lits
tapis, fauteuils, etc.

Travail absolument soigné, exécuté par un personnel
professionnel



Sion
Tél. 027
2 14 64

Sierre
Tél. 027
5 15 50
5 09 61

Monthey
Tél. 025
4 25 27

Martigny
Tél. 026
6 15 26



Société de Banque Suisse

Capital et réserves : Fr. 334 000 000

SION

Saxon

SIERRE

Montana

Crans

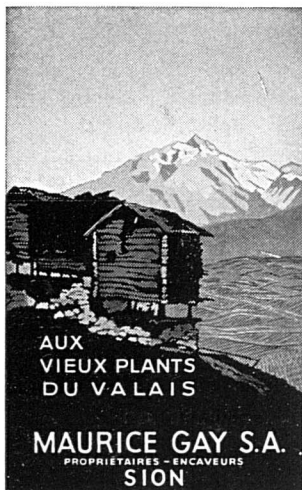
Prêts et dépôts sous toutes formes

Change, gérances et toutes opérations bancaires
Chambre forte



LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



GRANDS VINS DU VALAIS

en bouteilles et demi-bouteilles :

Fendant
« La Guérîte »

Johannisberg « Gay »

Ermitage

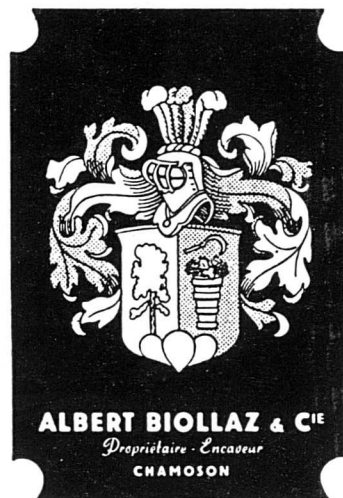
Dôle « Les Mazots »

Pinot noir

et grand nombre de spécialités. Demandez notre prix courant.

La gamme favorite des gourmets :

Le fendant **Les Riverettes**, le johannisberg **Burgrave**, le goron **BeauRival**, la dôle de la **Cure**, la dôle sélection pinot noir **Le Sarrazin**, l'amigne **Belle Valaisanne**, l'arvine **Belle Provinciale**, l'ermitage **La Gloriette**, la malvoisie **Marjolaine**.



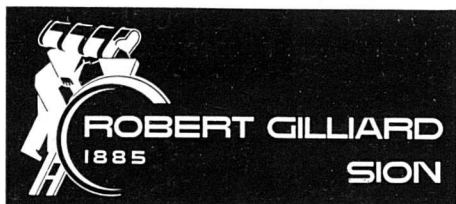
Distinctions
vins rouges romands
1951-1952-1953

Prix d'honneur
Hospes Berne 1954

Médaille d'or
Lucerne 1954

Bureaux et caves à
Saint-Pierre-de-Clages

Tél. 027 / 4 74 37



Dôle

...pour moi de la Dôle...
lisait-on dernièrement
dans une série d'annonces

Alors ?

Encore et toujours la réputée

Dôle
(Pinot - noir)

de **Torrenté**

un vin de grande classe
plein de charme et de noblesse

Pierre de Torrenté

Tél. (027) 21263 **Sion**
Demandez prospectus et prix-courant

*Une classe
à part...*



Pierrafen

un fendant de

PROVINS ★ VALAÏS

Une bouteille rare, gloire du concours qui, chaque année, rallie la fleur de nos vignerons et de leurs vignes.

Se trouve dans toutes les bonnes maisons. Renseignements par notre Office central, Sion.



ROVER 3 litres

La voiture de grande classe qui compte parmi les plus brillantes et les mieux finies de la production européenne. Transmission automatique (ou classique avec surmultiplication), direction assistée, freins à disques, moteur à soupapes opposées, confort maximum, intérieur luxueux, lignes très sobres d'une élégance parfaite. C'est la voiture de l'élite !

Importateur pour la Suisse romande :

SARES S.A. LAUSANNE

Garage des Jordils - Tél. 021 / 26 77 26

Agents officiels :

VALAIS : Sion : Garage du Nord S. A.
tél. 027 / 2 34 44

GENÈVE : Service : Garage de Miremont S. A.
av. Miremont 33b
tél. 022 / 36 43 49

Vente : av. Miremont 2

NEUCHÂTEL : Garage H. Patthey
1, Pierre à Mazel
tél. 038 / 5 30 16

LE LOCLE : Garage du Stand S. A.
tél. 039 / 5 29 41

ATTENTION

En raison de la réintroduction sur le marché suisse de cette grande marque anglaise, très intéressantes propositions de reprises.

ROVER la grande sœur de la

LAND-ROVER